

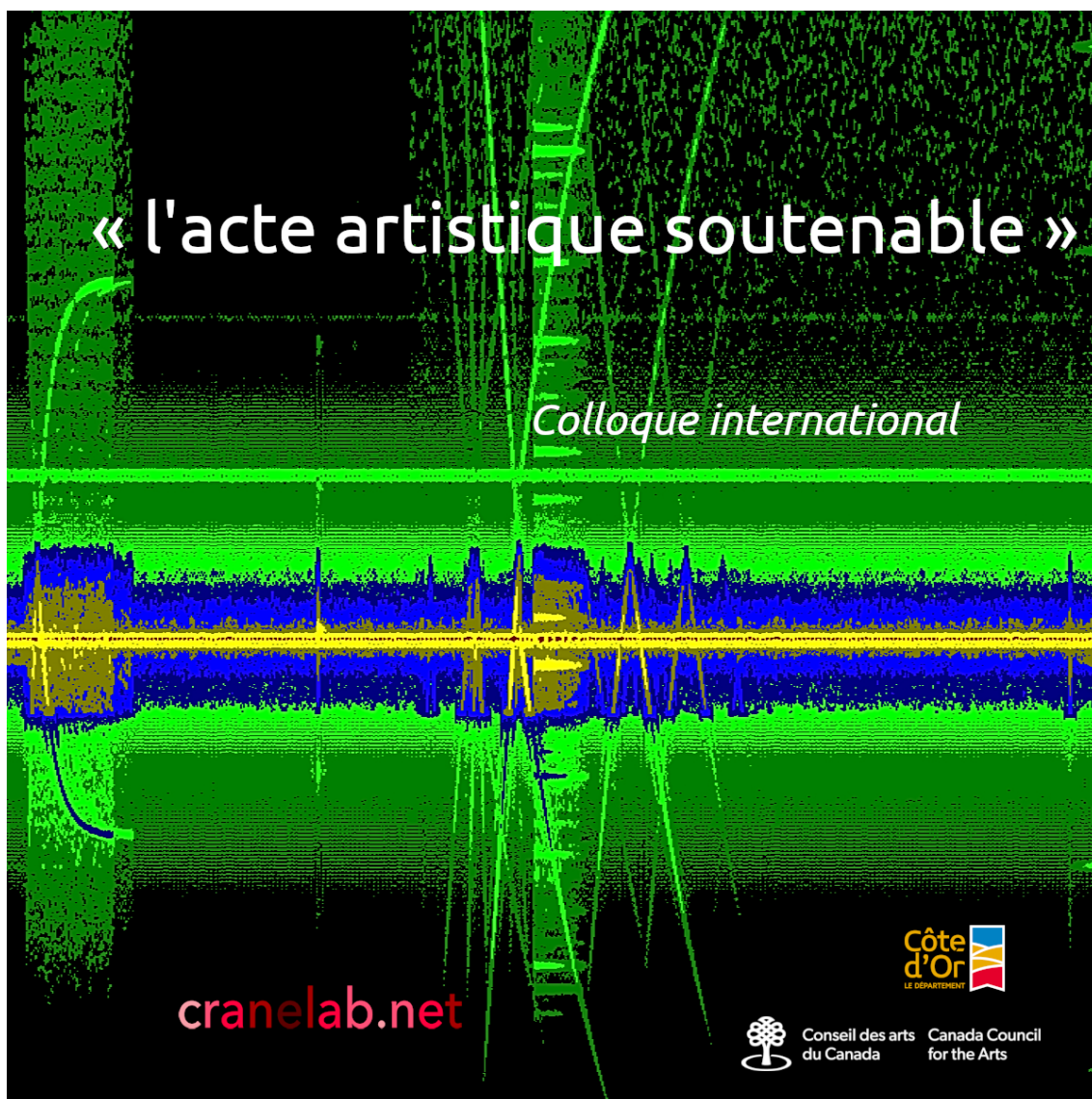


Centre de recherche

*hétérotopie, musique acousmatique, art action, éthique de l'art et régénération*

[cranelab.net](http://cranelab.net)

[campsite.bio/cranelab](http://campsite.bio/cranelab)



jeudi 29 & vendredi 30 juin 2023  
vendredi 7 & samedi 8 juillet 2023

Ancien Château de Chevigny – Millery 21140

Seule notre génération aura pu utiliser les outils numériques jusqu'à l'excès ...

La raréfaction des ressources énergétiques et minières va rapidement nous obliger à épurer notre consommation effrénée, nous n'aurons malheureusement pas le choix de nous orienter vers la sobriété numérique et matérielle.

Mais de quelle manière ? Car il ne s'agit pas de retourner à *l'âge moderne*.

Bien que le développement durable soit un oxymore, *l'économie de la fonctionnalité*<sup>1</sup> s'avère une solution intéressante pour en finir avec *l'économie de l'attention* ou du moins se diriger vers *une écologie de l'attention*<sup>2</sup>.

En tous cas, une approche holistique, voir systémique, s'avère nécessaire pour rendre possible une sobriété régénérative qui ne va pas sans une remise en cause de nos modes de vie individuels et collectifs.

### Colloque international « *l'acte artistique soutenable* »

Durant lequel nous débattons sur la **sobriété** comme une « *intelligence de l'usage* »<sup>3</sup> qui distingue quatre leviers d'économies d'énergie.

- **La sobriété structurelle** qui consiste à réorganiser nos activités et l'espace de manière à favoriser des usages peu énergivores.
- **La sobriété dimensionnelle** qui vise à réduire autant que possible la taille de nos équipements.
- **La sobriété d'usage** qui nous invite à modérer l'utilisation desdits équipements.
- **La sobriété conviviale** qui relève d'une logique de mutualisation des équipements et de leur utilisation.

---

<sup>1</sup> *L'économie de la fonctionnalité établit une nouvelle relation entre l'offre et la demande qui n'est plus uniquement basée sur la simple vente de biens ou de services. La contractualisation repose sur les effets utiles (bénéfiques) et l'offre s'adapte aux besoins réels des personnes, des entreprises et des collectivités ainsi qu'aux enjeux relatifs au développement durable.*

<sup>2</sup> Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « La Couleur des idées », 2014

<sup>3</sup> définie ainsi par Thierry Salomon (*ingénieur énergéticien & vice-président de l'association Négawatt*)



## intervenant(e)s

Lola Ajima	<i>Compositrice &amp; Co-fondatrice de "XYZ Sound Collective" (Danemark)</i>
Bruno Bernard	<i>Compositeur &amp; Référent musiques amplifiées, à CEFEDM Rhône-Alpes</i>
Nicolas Bralet	<i>Plasticien sonore</i>
Thierry Deret	<i>Ingénieur de la lumière</i>
Marie-Hélène Fabra	<i>Peintre</i>
Jocelyn Fiset	<i>Artiste visuel &amp; Directeur de ADN (Canada)</i>
Serge-Olivier Fokoua	<i>Artiste visuel &amp; Commissaire d'exposition (Canada)</i>
Bernard François	<i>Photographe</i>
Gilles Gally	<i>Sculpteur</i>
Yuko Katori	<i>Compositrice</i>
Gilles Malatray <i>aka Desartsonnants</i>	<i>Paysagiste sonore &amp; Promeneur écoutant</i>
Yukao Nagemi	<i>Artiste visuel &amp; numérique</i>
Olivier Perrot	<i>Plasticien photographe</i>
Nicolas Roméas	<i>Auteur &amp; Rédacteur en chef de <a href="http://linsatiable.org">linsatiable.org</a></i>
Jocelyne Santos	<i>Plasticienne</i>
SP38	<i>Street artiste</i>
Joëlle Tremblay	<i>Artiste visuelle &amp; Professeur à l'École d'Art de L'Université Laval (Canada)</i>
Anne Versailles	<i>Artiste sonore (Belgique)</i>
Jean Voguet	<i>Compositeur &amp; Directeur du CRANE lab</i>

## ouverture du colloque international



### jeudi 29 juin

- 15h30 *présentation par* Nicolas Roméas  
*de son dernier livre*  
**JUSTE UN MOT La révolution du sensible**

## arts visuels



### jeudi 29 juin

- 16h *table ronde modérée par* Jocelyn Fiset  
***Nous n'allons pas assez loin !***



### vendredi 30 juin

- 11h *table ronde modérée par* Jean Voguet  
***Sobriété dans les arts visuels***



### du vendredi 30 juin au dimanche 9 juillet

- exposition *œuvres de* Jérôme Durand, Marie-Hélène Fabra, Jocelyn Fiset, Serge-Olivier Fokoua, Bernard François, Gilles Gally, Luc Lerouge, Yukao Nagemi, Olivier Perrot, Jocelyne Santos, SP38, Joëlle Tremblay

## *musique acousmatique & arts sonores*



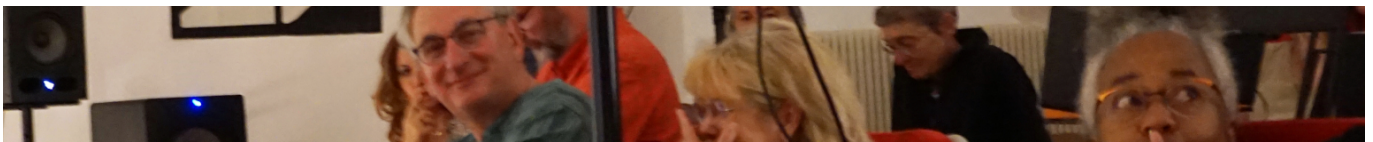
### **vendredi 7 juillet**

- 16h table ronde *modérée par Gilles Malatray*  
*Éc(h)o-écoute et permacousmatique*



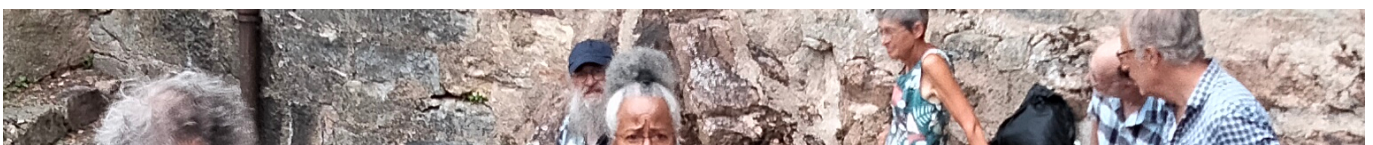
### **samedi 8 juillet**

- 16h table ronde *modérée par Jean Voguet*  
*Sobriété dans la musique acousmatique*



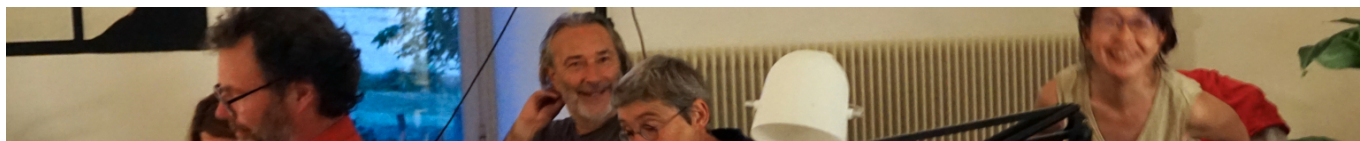
### **samedi 8 juillet**

- 16h table ronde *modérée par Jean Voguet*  
*Sobriété dans la musique acousmatique*
- 20h diffusions acousmatiques *œuvres de*  
**Anne Versailles, Lola Ajima & Yukao Nagemi,**  
**Yuko Katori, Bruno Bernard, Jean Voguet**



### **dimanche 9 juillet**

- 11h *Parcours Audio Sensible* *réalisé par Gilles Malatray*



## contributions :

page 8

*Juste un mot*

Nicolas Roméas *Auteur & Rédacteur en chef de linsatiable.org*

pages 9-11

*Faire de l'écoute un geste de compositeur*

Isabelle de Mullenheim *Compositrice & Ingénieure du son*

pages 12-15

*L'acte artistique in soutenable !*

Jocelyn Fiset *Artiste visuel nomade & Gestionnaire des arts actuels (Canada)*

pages 16-17

*Acousmatique et permaculture = permacousmatique ?*

Bruno Bernard *Compositeur & Référent musiques amplifiées, à CEFEDM Rhône-Alpes*

pages 18-19

*Pour une éc(h)o-écoute respectueuse*

Gilles Malatray *Paysagiste sonore & Promeneur écoutant*

page 20

*Habiter en commun notre Terre*

Jean Voguet *Compositeur & Directeur du CRANE lab*



## textes post tables rondes :

pages 21-24

*L'art comme école d'un humanisme vivant ?*

Marie-Hélène Fabra *Peintre*

pages 25-28

*Urgence*

Serge Olivier Fokoua *Artiste visuel & Commissaire d'exposition (Canada)*

pages 29-30

*L'écoute poétique du monde*

Anne Versailles *Artiste sonore (Belgique)*

pages 31-39

*Productivisme & Matérialisme même combat !*

Jocelyn Fiset *Artiste visuel nomade & Gestionnaire des arts actuels (Canada)*

pages 40-42

*Quelques réflexions*

Bruno Bernard *Compositeur & Référent musiques amplifiées, à CEFEDM Rhône-Alpes*

pages 43-45

*Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'on appelle « art » ?*

Nicolas Roméas *Auteur & Rédacteur en chef de linsatiable.org*

pages 46-49

*Éc(h)acoustique, vers une éthique de création sonore et musicale soutenable ?*

Gilles Malatray *Paysagiste sonore & Promeneur écoutant*

pages 50-54

*Contretemps*

Joëlle Tremblay *Artiste visuelle & Professeur à l'École d'Art de L'Université Laval  
(Canada)*

page 55-56

*No Future ... for any of us !*

Jean Voguet *Compositeur & Directeur du CRANE lab*

Nicolas ROMÉAS

Auteur & Rédacteur en chef de [linsatiable.org](http://linsatiable.org)  
[nr@linsatiable.org](mailto:nr@linsatiable.org)

*Juste un mot*

*Éditions Langage Pluriel - 2023*

---

(...)

Si les ultralibéraux parviennent, comme ils le souhaitent, à produire à partir de l'être humain quelque chose qui ne soit plus du tout humain, une apparence d'humain aussi efficace qu'une machine pour travailler dans de grands entrepôts ou des usines et consommer, la différence sera très simple à percevoir.

Aucune machine (même si l'on peut - comme de tout - s'en servir pour créer), ne peut comprendre le geste artistique ni le produire d'elle-même. C'est une fonction exclusivement humaine.

C'est pourquoi ils veulent détruire l'art, c'est pourquoi ils voudraient faire croire que certaines machines en produisent d'elles-mêmes.

C'est pourquoi ils mettent l'accent sur « l'art numérique » et sur les algorithmes qui font de la musique, peignent ou écrivent des histoires sans arrière-plan humain, sans souffle, sans épaisseur de l'être, sans aucun mystérieux vécu chuchoté entre les lignes, les sons, les formes, reçu et retraduit par mon imaginaire. C'est pourquoi ils se délectent d'un « art » marchand et spectaculaire, le seul qu'ils comprennent, qui est la négation de ce geste. François Pinault et Jeff Koons sont le couple idéal, les parfaits cavaliers de cette Apocalypse.

Oui l'art exige absolument une âme, un corps et un esprit vivants et vulnérables, qui par instants ne font qu'un. C'est ce qui caractérise l'être humain. Un corps-âme qui échange en silence avec le monde autour, dont les sens, comme des antennes, captent les émotions subtiles. Toute création est le produit de ça.

Les symboles sont les agents secrets de cet échange, le vocabulaire de ce langage. Pour produire une émotion qui a du sens, il faut un organisme vivant, des nerfs, un cœur, un souffle, un être de chair imbriqué dans une communauté de culture, partageant des symboles qui parlent à l'être entier. C'est pourquoi l'art est l'ultime rempart contre la robotisation de l'humain, c'est-à-dire sa disparition.

(...)



Isabelle de MULLENHEIM

*Compositrice & Ingénieure du son*  
isa.dm@free.fr

## *Faire de l'écoute un geste de compositeur*

---

Nous sommes conscients de la préexistence des vibrations dans notre univers, celles que l'on peut nommer naturelles et celles générées par l'activité humaine. Mais ce qui fait acte artistique est le geste engendré autour ou à partir de ces vibrations.

La durabilité dans cette activité particulière de création est difficile à envisager car nous avons pour outil des machines issues de l'industrie, de ce progrès qui détruit les ressources.

L'aspiration de la plupart des professionnels du son est de vouloir une technologie toujours plus proche de notre écoute, qui se substituerait à notre oreille mais nous savons que cela n'est qu'une façon de vouloir maîtriser ce qui nous entoure. Or, cette volonté de domination est une illusion et s'avère dérisoire ; le propre du sonore, je dirais même son intérêt, étant l'ébranlement, le fluctuant et le plus souvent, l'imprévisible. De plus, cette course technologique est dommageable pour la survie du monde. Nous devons donc repenser la création afin d'entrer dans une écologie sonore et se poser la question des procédés par lesquels limiter l'impact qu'implique l'utilisation de ce médium. On peut, alors, penser à une économie de moyens, une économie de gestes afin de réduire l'incidence que nous avons sur notre environnement.

Il est possible de faire de l'écoute le centre de cet acte artistique, l'orchestrer, en faire un geste de compositeur. C'est l'interprétation d'un paysage, c'est aussi une expérience vécue par le corps entier. L'émotion est directe, elle se situe dans l'instantanéité. Cela permet de prendre conscience de ce qui est présent autour de soi, de cet assemblage de strates que possède notre monde sonore. Ce processus demande une attention accrue à des phénomènes qui disparaissent parfois dans le flot de leur apparition. Le public est partie prenante de l'observation et les ressentis s'influencent, se répondent et souvent changent cette écoute. On s'inscrit dans l'éphémère, le fugitif.

Ce qui est essentiel, à mon sens, est de se trouver dans un lieu en tant que passant, se considérer nomade et en tant que tel agir sans contraindre, profiter de ce qui surgit et garder la possibilité de s'inclure au milieu du flux sonore au gré de nos envies et de nos projets, de nos découvertes.

Mais une question émerge, celle de l'inscription de la mémoire concrète d'un évènement, la pérennisation du moment d'émission, et enfin, l'étonnement d'entendre, après coup, un autre rapport à la réalité qui se situe au-delà de l'apparence.

En effet, le sonore est différent lorsqu'il passe par des microphones. Ces derniers révèlent des choses qui n'atteignent quelquefois pas l'oreille ou sur lesquelles on avait pas porté notre attention. Les instruments transforment d'emblée la réalité d'un son et c'est cette matière qui m'intéresse, avec laquelle je voudrais continuer à travailler.

Nous sommes des êtres de mémoire, qui se situent sur une échelle de temps, dans une série d'actions que l'on intègre constamment au présent.

C'est pour cette raison sûrement que je veux capter, prélever des échantillons ; pour contrer l'éphémère, inscrire le fortuit sur un support mais aussi me glisser dans le mouvement du flux, à laisser mon corps éprouver ce qui passe. Il s'agit d'un attrait pour ce qui existe, peut-être une part documentaire qui suggère que j'ai parcouru un paysage, que je l'ai vécu un certain laps de temps. La prise de son est comme un point d'ancrage lors d'une traversée.

Je ne peux m'empêcher de me comporter en témoin d'une situation, un témoin actif, pour porter une attention aiguë à l'environnement que je parcoure et à ses manifestations sonores. Ce qui me motive est l'excavation du son, sa mise en exergue, le rapprochement de plusieurs lieux, de différents temps, différentes textures. Cette superposition engendre du sens, elle crée une poésie issue de ce que je peux ressentir face à cette matière. Ce qui m'intéresse est de creuser sous la surface de la première expérience sonore afin de dérouler un panel d'émotions et de sensations. Le processus qu'induit l'enregistrement, inclut des périodes plus ou moins longues pendant lesquelles l'appréhension de la matière sonore se transforme. Le recul que produit la réécoute d'une prise de son, permet l'abstraction nécessaire à l'élaboration d'une composition. De l'analyse aiguë, répétée, peut naître une foule de détails qui deviennent ingrédients d'une pièce sonore. L'important devient ce qui reste de mon écoute, quelles sont les traces qui me touchent.

Dès lors, l'écologie sonore peut se présenter sous forme d'un recyclage de sons, d'items qui, chaque fois, voient leur signification changer, suivant leur agencement, leur durée. Ce parti pris m'amène à produire un geste qui m'engage auprès d'un écosystème. De fait, je me situe comme interprète de ce que je perçois en même temps que dépositaire d'un entendement, au sens littéral.

Au sein de la création artistique, une des questions fondamentales est, pour moi, la suivante : quel usage je fais du monde qui m'entoure et quelle perception je peux en offrir ?

À l'évidence, nous existons et nous avons un impact sur ce monde. L'attitude seule, peut-elle remédier à une surconsommation d'outils ?

Afin de soutenir une certaine durabilité, l'ambition que l'on peut porter est la recherche d'un appauvrissement de moyens qui n'entame en rien la richesse d'une création.

Il s'agit d'aller vers une sorte d' « Arte Povera » comme choix de mise en œuvre de la composition. Cette posture, celle de l'épuisement du répertoire déjà établi et de la minimisation des moyens techniques au profit du sens poétique, est un axe de travail qui permet peut-être d'atténuer l'incidence de notre geste de compositeur « outillé » sur notre environnement.

Jocelyn FISET

Artiste visuel nomade & Gestionnaire des arts actuels (Canada)

fisetjocelyn@videotron.ca

## ***L'acte artistique in soutenable !***

---

L'acte artistique soutenable est un oxymore.

Il s'agit d'une expression qui ne fait que donner bonne conscience au système productiviste qui doit être aboli.

L'acte artistique soutenable accepte, appuie, joue le jeu du capitalisme ambiant, d'ailleurs c'est tout le système des beaux-arts qui joue ce jeu et qui est à proscrire et qui prouve que nous n'allons pas assez loin.

Oui, nous les artistes nous n'allons pas assez loin dans :

- notre désir de liberté,
- nos formes symboliques,
- nos actes d'arts,
- et notre imaginaire.

Oui il y a urgence de sauver l'imaginaire.

*« Ce sont les artistes les plus lucides, les plus enclins à questionner notre société, les plus volontaires dans leur refus, leurs contestations, leurs espoirs, ce sont les artistes qui pensent le plus qui créeront l'art de demain. Et ils rechercheront les modalités esthétiques les mieux capables d'exprimer ces idées. »* Hervé Fischer

### **NOUS N'ALLONS PAS ASSEZ LOIN**

Depuis un certain temps, J'écoute, j'observe, j'étudie mes collègues et je réalise que la majorité de mes pairs n'ont aucune idée jusqu'où on peut aller, jusqu'où il faut aller pour faire face à l'urgence climatique.

C'est la même chose pour tous les citoyens quelles que soient leurs disciplines, leurs fonctions ou leurs métiers, personne ne sait vraiment comment aller plus loin dans nos perceptions, nos visions et nos manières de faire.

La façon dont fonctionne la société ne nous a pas appris, comme on dit, à voir plus loin que le bout de son nez. C'est ce que nous ne savons plus faire. Pire, non seulement nous ne savons plus voir au-delà du bout de notre nez mais celui-ci penche de plus en plus vers le bas ... vers le nombril.

De plus, on ne fait pas attention aux intervenants les plus crédibles qui, de toutes part et de toutes disciplines, de tous les secteurs de l'activité humaine, appellent à un changement de paradigme dont le principal objectif serait de sortir du capitalisme.

On pense qu'il suffit de se dire écolo pour l'être. Qu'il suffit de se dire artiste pour la Paix, artiste engagé, de manifester ou de faire des actes et interventions qui choquent pour changer le monde. Non plus qu'il faille être identifié par un sociologue ou un historien de l'art pour qu'un artiste soit caractérisé comme étant engagé ou écolo.

On a profondément intégré le fait que créer c'est produire, produire c'est créer.

Ainsi, on en arrive au moment où une majorité d'artistes du domaine réputé des arts visuels aiment mieux se draper de l'étiquette d'entrepreneur plutôt que de se dire simplement artiste. Parce qu'apparemment, ils seraient mieux écoutés et que dès lors, ils seraient enfin pris au sérieux.

*« Le néolibéralisme, montre Foucault, constitue en réalité une forme particulière de gouvernabilité, c'est-à-dire une manière singulière de gouverner les sujets et les corps...*

*“ Depuis l'État jusqu'au plus intime de la subjectivité ’, le néolibéralisme entend autrement dit contribuer à reconfigurer “tous les aspects de l'existence en termes économiques”, à instaurer en définitive rien de moins qu'une nouvelle norme de vie : Ce qui est en jeu, soulignent en effet Pierre Dardot et Christian Laval, n'est ni plus ni moins que la forme de notre existence, c'est-à-dire la façon dont nous sommes pressés de nous comporter, de nous rapporter aux autres et à nous-mêmes.*

*Le néolibéralisme définit en effet une certaine norme de vie... Cette norme ordonne les rapports sociaux au modèle du marché, elle transforme jusqu'à l'individu, appelé désormais à se concevoir comme une entreprise. » Nicolas Le Dévédec <sup>1</sup>*

Libérerons l'art de sa chape productiviste  
Pour qu'il exulte en imagination pure !

Les artistes sont libres.

Ils l'ont oublié mais les artistes sont libres.

Libres des idées, des concepts, des matériaux, des outils, des supports.

Libres de la manière de faire et de créer.

---

<sup>1</sup> *Le Mythe de l'Humain Augmenté, Une critique politique et écologique du transhumanisme*, page 55  
Éditions Écosociété, Montréal - 2021

En se libérant de toutes attaches matérialistes, économiques, politiques, les artistes doivent à nouveau ouvrir de nouvelles voies, en être les éclaireurs et redevenir avant-gardistes.

Ils ne semblent pas réaliser l'emprise du système capitaliste de production-consommation sur leur façon de voir l'art et leurs manières de créer. Même ceux dit des Arts Actuels sont tout autant inféodés aux impératifs capitalistes mais de manière plus pernicieuse qui se manifeste sous forme de reconnaissance, de compétitivité et de performance.

On ne réalise plus à quel point on a intégré les concepts du productivisme dans un secteur où seul l'imaginaire devrait diriger la conduite, ordonner le parcours.

À n'en pas douter, la majorité des créateurs sont sensible, sinon sensibilisés et désirent participer aux changements que demande la lutte à l'urgence climatique, cependant, le plus souvent, selon la vie que l'on mène à notre époque, la majorité n'ont aucune idée jusqu'où il est urgent d'aller pour réellement changer les choses. Avant de changer, il faut comprendre d'où on vient, où on est et comment marche notre monde, celui qui a été construit par des monopoles, des oligarques, des élites économiques qui, eux, n'ont pas envie que ce monde change.

En fait, quelque soient leurs disciplines ou leurs champs d'action, tous les artistes devraient s'attarder à un exercice de conscience afin de comprendre à quel point le capitalisme et le productivisme a imprégné leur manière de voir et de faire.

Nous devons réaliser jusqu'à quel point nos relations, nos désirs, nos ambitions sont conditionnées par un système devenu obsolète et mortifère.

Enfin, nous rendrons à nouveau patent le rôle avant-gardiste des artistes de même que les bienfaits de l'art dans la société.

**QUE FAIRE ALORS ?**

Je n'irai pas par quatre chemins, mon approche est très terre-à-terre.

Mon approche est productiviste.

Mon objectif est de mettre le doigt sur les éléments perturbateurs qui font partie de nos habitudes, de nos croyances les plus ancrées qui nous divertissent de la réalité, qui nous divertissent de nos responsabilités et qui nous empêchent de libérer au maximum notre imaginaire.

Mon objectif est d'aider les artistes à traduire leurs idées, leurs désirs et leurs concepts artistiques de la meilleure manière possible avec le moins de réflexes productivistes possibles, le plus dématérialisé possible pour qu'ils se rapprochent au plus près, au plus pur, de leur imaginaire.

2024 - 2030

Tout l'art est passé de l'autre côté du miroir

STOP

MAKING ART

MAKE

SENSE

Bruno BERNARD

Compositeur & Référent musiques amplifiées, à CEFEDM Rhône-Alpes  
noubba@gmail.com

## ***Acousmatique et permaculture = permacousmatique ?***

---

Pour rappel, le terme « permaculture » inventé dans les années 70 par Bill Mollison et David Holmgren est une contraction de « permanent culture ». C'est un système de culture intégré et évolutif s'inspirant des écosystèmes naturels.

Il s'appuie sur quelques principes très simples pouvant s'appliquer à différents aspects de la vie, de nos sociétés, la culture, la santé, les technologies, l'économie, l'environnement, etc ...

La permaculture s'appuie sur trois piliers et un certain nombre de principes qu'il me semble intéressant de confronter à la création artistique et sonore en particulier.

- 1 - prendre soin de la terre,
- 2 - prendre soin de l'humain,
- 3 - partager équitablement.

Parmi les principes découlant de ces 3 piliers, on peut citer :

- observer et interagir
- favoriser la diversité
- capter et stocker l'énergie
- obtenir une production
- appliquer l'auto-régulation et accepter la rétroaction
- favoriser les ressources renouvelables
- les déchets des uns sont les ressources des autres
- intégrer plutôt que séparer
- travailler avec la nature
- le problème est la solution
- chaque élément remplit plusieurs fonctions
- chaque fonction est remplie par plusieurs éléments (*cf wikipedia*)



La musique acousmatique se dit d'une situation d'écoute où, pour l'auditeur, la source sonore est invisible.

Sources microphoniques, analogiques, numériques constituent la matière première de toute composition acousmatique afin de recréer un univers imaginaire propre à l'interprétation de chaque auditeur.

La question des sources sonores utilisées dans sa création par le compositeur acousmatique, devient donc prépondérante par leur confrontation, leur traitement et l'absence de référence.

Cette forme ouverte laissant libre cours à l'imagination de chacun, semble très proche de la démarche du permaculteur qui devra articuler les éléments et contraintes dont il dispose pour créer un écosystème cohérent, soutenable, basé sur l'observation, l'optimisation des éléments et des fonctions en allant « vers » plutôt que « contre ».

Par sa forte puissance d'inspiration et les questions qu'elle pose, cette pratique systémique impose au compositeur une réflexion sur sa façon de positionner son geste artistique afin d'appartenir au vivant pour mieux intégrer le monde dans lequel il évolue.

De nombreux principes permacoles peuvent, je pense, trouver une résonance, susciter un questionnement, une inspiration pour la pratique et l'éthique acousmatiques.

L'apprentissage de l'écoute active (observer et interagir), le travail d'élaboration d'un vocabulaire à partir des sources (chaque élément remplit plusieurs fonctions), la recherche de l'organique dans la synthèse sonore (le problème devient la solution), sont autant d'exemples de correspondance entre permaculture et création.

L'ensemble de ces questionnements sont porteurs de nombreuses entrées pour le compositeur et d'ouverture vers une pratique libérée des conventions et codes établis. La dynamique engendrée par le dialogue entre une vision du vivant et la création sonore me semble ouvrir une voie vers une adéquation au monde actuel.

Aujourd'hui, habiter pleinement ces deux dimensions m'a permis de trouver une cohérence artistique et personnelle dans laquelle je pense m'exprimer pleinement.

L'approche permaculturelle, basée sur le ressenti, l'observation, l'expérience et non sur la théorie, les recettes toutes faites, m'invite à poursuivre un parcours initiatique personnel dans lequel une dimension nourrit l'autre.

Gilles MALATRAY

*Paysagiste sonore & promeneur écoutant*  
desartsonnants@gmail.com

## *Pour une éc(h)o-écoute respectueuse*

---

L'art, et plus généralement le secteur culturel, sont susceptibles de prôner, si ce n'est de développer une pratique respectueuse, tant vers les milieux où ils opèrent, que vis à vis des personnes impliquées, artistes, opérateurs culturels, commanditaires, publics ...

Au prisme des approches écologiques, on peut aller beaucoup plus loin que les toilettes sèches, le co-voiturage, les éco-cups et autres consignes, même si cela contribue déjà positivement à une économie (dans tous les sens du terme) raisonnée et raisonnable.

Il ne s'agit pas pour autant de me transformer en moralisateur donneur de leçon, mais simplement de prendre en compte certains paramètres conduisant à des gestes où la gestion énergétique, les matériaux utilisés, les modes de déplacements, les actions de sensibilisation, sont, du mieux que possible, pris en compte.

J'essaie par exemple de m'appuyer sur un réseau type circuit court pour monter, programmer et faire tourner des productions artistiques, écrites in situ, pour un territoire donné, en milieu urbain comme en milieu rural.

Les matériaux employés, les besoins (ou non besoins) d'alimentation électrique, les modes de transports (trains, bus) et l'étude de déplacements géographiquement cohérents sont également des paramètres importants.

La sobriété des dispositifs scéniques, le jeu en espace public, voire naturel, sont d'autres propositions envisageables, qui visent à réduire l'impact environnemental. La récupération, la production locale, le réemploi, autant de gestes a priori anodins mais qui, mis bout à bout, font de significatives économies de moyens.

Les PAS – Parcours Audio Sensibles collectifs, au pas à pas, les marches écoutantes à oreilles nues, la mise en scène et l’installation de l’écoute vers l’existant sonore brut, le fait qu’un dispositif a minima doit pouvoir voyager en train ou dans la soute d’un bus, en covoiturage, sont réfléchis comme des formes les moins que possible intrusives et énergivores. La décélération et le fait de prendre le temps de vivre des expériences sensorielles in situ, dans une forme de lenteur assumée, apaisée, sont des tentatives de résistance à une frénésie sociétale généralisée.

Il ne s’agit pas ici de proposer une grande diversité d’œuvres ou de dispositifs complexes, mais plutôt un sujet simple, resserré autour de l’écoute et du paysage, et de gestes modestes et partagés accessibles à un large public.

D’autre part, la sensibilisation, toujours via le monde des sons, à une écologie de l’écoute, en même temps que la volonté de défendre et de préserver des territoires où l’oreille a encore le droit de citer, sont des moteurs dynamisants pour une écoute impliquée. Quels que soient les milieux arpentés, en cœur de métropoles comme en terres rurales, j’expérimente des transmissions au centre de mes préoccupations, qui influent et nourrissent mes façons de faire, et parfois de défaire des habitudes trop bien ancrées. Rien ici de révolutionnaire, juste quelques efforts pour être en accord avec moi-même lorsque je parle d’écologie sonore, et la tentative de participer modestement à une action collective, pour que mes gestes soient un peu plus respectueux du monde qui nous entoure, et de tout ce qui l’habite et y cohabite.

Parce qu’à un moment, il me faut aussi, plus que jamais, sortir du discours pour être, même avec de très modestes moyens, sur le terrain du faire.

Jean VOGUET

Compositeur & directeur du CRANE lab  
jeanvoguet@tuta.io

## *Habiter en commun notre Terre*

---

Actuellement, nous faisons face à quatre mondes :

- L'indifférence, " non prise de tête ", qui ne veut surtout rien changer.
- Les climatosceptiques et leur volontaire bêtise crasse ...
- La finance et les riches qui, lucides mais " après moi le déluge ", poursuivent leur " business as usual ".
- Les peuples terrestres qui aspirent à une extinction joyeuse en inventant d'autres modèles d'habiter la Terre jusqu'à leur disparition.

Ce qui est certain, au regard des connaissances scientifiques, c'est que l'humanité va tout droit dans le mur en entraînant dans son extinction la presque totalité des espèces vivantes actuelles.

Il est bien trop tard pour éviter cette finalité si évidente depuis des décennies au regard des causes du développement de l'anthropocène.

Plutôt que de sombrer dans la barbarie pure, il nous faut réinventer comment habiter en commun notre Terre, dans la joie, jusqu'à notre disparition.

« *l'acte artistique soutenable* » y contribuera certainement, au même titre que les ZAD et soulèvements qui inventent de nouvelles manières d'habiter la Terre en défendant l'eau, les terres et les forêts.

Tout ceci ne se fera pas sans douleur car en inventant des nouvelles institutions il nous faudra aussi destituer les précédentes et leurs dirigeants.

Pour que cette disparition ai lieu le plus tard possible, il nous faut avec « *l'acte artistique soutenable* » apprendre à gérer et minimiser l'impact environnemental de celui-ci car il n'est pas qu'immatériel.

Marie-Hélène FABRA

Peintre

frrovira@gmail.com

## *L'art comme école d'un humanisme vivant ?*

---

Pour l'humaniste tout être humain partage les mêmes qualités. C'est pourquoi celui qui se mettra à ma place, C'est-à dire celui qui prendra mon point de vue, verra grosso modo la même chose. Cette conviction donnera en peinture, la perspective et dans les sciences la notion d'expérience ; toutes deux sont filles de la Renaissance. Léonard de Vinci en est l'exemple le plus célèbre et le plus fascinant. L'étude de l'anatomie, des nuages, du vent, des végétaux, tout ce qui peut être observé à l'oeil nu dans un esprit scientifique entrera dans sa recherche.

Dans le registre littéraire, les écrits de Montaigne, ce grand Humaniste du 16e siècle, vont être l'exacte illustration du point de vue. Sur quoi écrit-il ? sur lui-même, un grand-bourgeois, marié, passionné par les livres. Il est clair que ni vous ni moi ne sommes cet homme, mais justement, plus il nous raconte comment il vit les événements de sa vie plus nous nous sentons proches de lui. Il commente tout : la mort, l'éducation des enfants, la misère sociale, le sport, l'amitié, les livres qu'il aime. Et de ces choses simples et proches il fait une œuvre qui peut égaler les plus grands philosophes.

Tous les êtres humains se définissent par des qualités identiques. Cela rejoint bien sûr le crédo chrétien que tous les hommes sont frères mais sans le paradoxe religieux. En effet, l'Eglise a installé une frontière entre ceux qui sont baptisé et ceux qui ne le sont pas. Autrement dit entre ceux qui lui appartiennent et ceux qui ne lui appartiennent pas. Cette restriction peut justifier de tuer, exclure, inféoder « l'Autre », de le déshumaniser.

Tandis que la pensée humaniste définit notre fraternité au-delà de l'Eglise. D'où que nous venions nous avons un langage, des outils, des rites. Cette conviction, l'Humaniste dit la puise dans une pensée chrétienne originelle, c'est en tout cas ce qu'écrit Erasme dans son *éloge de la folie* qui fut un des plus grands succès littéraires de son temps.

Ce courant de pensée moderniste et révolutionnaire va s'infiltrer même parmi la haute hiérarchie cléricale. Les papes de la Renaissance s'ouvrent à ce courant et appellent près d'eux les plus grands esprits humanistes de la Renaissance. Michel Ange en est un des exemples fameux.

En 1550, à Valladolid, la violence catholique est jugée à la demande de certains membres du clergé et surtout du roi Charles Quint : cette année -là, la conquête sanguinaire de l'Amérique du Sud est qualifiée de massacre. Ce concept nouveau, permet de définir l'horreur de la conquête, de la juger et d'interdire certains abus.

Ce mot sera aussi utilisé face aux exactions des guerres de religions entre protestants et catholiques. La recherche d'une solution pour vivre ensemble avec des convictions aussi exclusives que les religions chrétiennes va aboutir à une nouvelle notion : la tolérance, mot apparu à la Renaissance.

Le point de vue humaniste est universaliste. Nous sommes tous pleinement humains, quelque soit notre foi, nos origines, notre sexe, notre âge, notre intelligence. Cela ne veut pas dire que cette idée généreuse, domine sans partage notre civilisation. Nos vieux démons nous guettent. Les massacres continuent. Les injustices se perpétuent. Le racisme et l'esclavage, sont totalement contraires aux idéaux chrétiens, puis humanistes et républicains. Et pourtant nous en sommes les tristes champions.

Le relativisme moderne va mettre en avant ces parts sombres de notre histoire. Pourquoi l'universalisme idéal n'existe pas ? parce qu'il ne peut-être qu'au service de certains. Pourquoi le point de vue ne peut être que relatif ? Parce que nos différences ne peuvent pas se négliger. Le premier exemple célèbre de ce relativisme provient de la zoologie. Une scientifique, une femme donc, observant les grands singes, est arrivée à des conclusions totalement différentes que ses collègues hommes. Son point de vue de départ a donc tant influencé ses conclusions qu'il est alors apparu que même avec les mêmes outils, la même rigueur, l'expérience n'était pas universelle.

Le langage va aussi subir les mêmes réajustements : nous ne sommes pas « égaux » devant les mots. Un même discours va être entendu très différemment selon d'où vient celui qui écoute. Certains mots vont devenir insupportables, forts ou faibles, justes ou blessants. Le dictionnaire de « l'homme blanc hétéro » doit être révisé.

Face à ce constat qui métamorphose petit à petit notre façon de parler et d'écrire, et bouleverse notre confiance dans l'expérience, la science et notre lien social, que faire ? Bientôt, nous n'appartiendrons plus à une humanité universelle, mais nous nous définirons par des particularismes et uniquement par eux.

Pour ma part, je dois vous avouer que cela m'ennuie dans tous les sens du terme.

Aujourd'hui dans les écoles d'art, certains artistes sont interdits : on ne peut pas étudier Gauguin car il a couché avec de très jeunes tahitiennes. On oublie que Gauguin a fait un travail de mémoire sur la culture Maori qui place Gauguin comme un pionnier de l'ethnologie, qu'il a influencé le poète Victor Segalen (les immémoriaux) et le cinéaste Murnau (Tabou) donnant ainsi à l'histoire de la civilisation tahitienne une survie inespérée.

La rétrospective du peintre américain Philip Guston est reportée sine die aux USA et à la Tate de Londres car ses peintures montrent des scènes de violences contre les noirs et qu'il a représenté le kukusklan de façon ridicule et terrible. Peintes en plein Apartheid, ses peintures dicit les conservateurs de Musée actuels, pourraient aujourd'hui être mal comprises. Lui-même était blanc et juif. Ses thèmes ne seraient-ils pas plutôt complaisants ? Peut-il embrasser la cause noire sans ambiguïté ? Voilà comment se pose le débat aujourd'hui dans le monde anglo-saxon. Mais ne nous leurrions pas, ce monde est le nôtre de plus en plus.

Des étudiants subissent aujourd'hui des censures, pour peu qu'ils évoquent un voyage en Afrique (un ou une blanche peignant des noirs est inacceptable) ou qu'ils représentent une figure appartenant à une minorité qui n'est pas la leur. Leurs travaux sont refusés.

Si cette question ne touchait que les écoles d'art, je me contenterais de pleurer dans mon coin sur la fermeture des esprits de mon milieu. Moi qui suis devenue artiste parce que je voulais vivre les yeux ouverts avec des gens qui avaient la même foi dans la liberté de pensée et de voir.

Le problème, pour moi, est l'aspect pernicieux de ce mode de pensée car il commence avec de belles idées et aboutit à des attitudes tyranniques.

Laisser la place à ceux et celles qui jusque là n'avaient pas droit de paroles, ou si peu, parce qu'on est une femme (je vous passe les commentaires que j'ai pu entendre sur la peinture des femmes), ou parce qu'on est musulman, ou noir - ou jaune - c'est redonner à notre culture sa vitalité, sa richesse. Être attentif à la pluralité des regards, à l'éclosion de nouvelles façon d'être, est une attention qui m'enthousiasme. Mais me laisser petit à petit envahir par des autorités sectaires, par de nouvelles inquisitions, eh bien non, je n'en veux pas.

La question est : où et quand « ça » coince ?

Je ne sais pas en général mais je sais en particulier quand le dialogue s'interrompt, quand le Bien avec une majuscule est brandi pour faire taire, pour juger.

Lors de notre colloque, justement la parole a circulé. Non parce que nous aurions été tous d'accord sur notre perception du monde actuel mais parce que nous partageons profondément la foi dans l'échange et le dialogue. Notre « métier d'artiste » a fait de nous des humanistes, j'en ai été frappée tout le long de nos échanges. Alors, l'art comme école d'un humanisme vivant ?

Je dis oui oui oui.



# Serge Olivier FOKOUA

*Artiste visuel & Commissaire d'exposition (Canada)*  
sergeolivierfokoua@gmail.com

## *Urgence*

---

« Arrêtons de Manger de la merde ! » avait hurlé Jean Pierre Coffe en balançant des saucisses industrielles sur un plateau de télévision.

Et si nous étions traqués depuis la base ... ?

Piégés pommes des rats ...

Transformés en morts-vivants

En zombies tenus par l'addiction

Des consommateurs compulsifs

Des consommateurs de bouettes de conserve

Métro - boulot - dodo

Et puis quoi encore...

On est mené par le bout du nez.

Par le désir du ventre

On nous facilite la vie pour qu'on aille bosser pour des logos

Et on nous livre du prêt à manger

viande de porc préparée en salaison,

perméat de lactosérum concentré,

gomme de guar,

acide citrique,

protéines de soya,

couenne de porc,

algues Eucheuma transformées,

amidon modifié de maïs,

saindoux,

triple concentré de tomate,

sel, sucre,

arômes naturels,

chlorure de calcium,

triphosphates,

polyphosphates,

plasma de porc,  
présence naturelle de polyphenol,  
acide ascorbique,  
dextrose,  
citrates de sodium,  
isoascorbate de sodium,  
nitrite de sodium,  
sirop de glucose,  
peroxyde de benzoyle,  
niacine,  
fer réduit,  
acide ascorbique,  
mononitrate de thiamine,  
riboflavine,  
amylase,  
acide folique,  
cire de carnauba,  
dextrine,  
colorants artificiel,  
gomme arabique,  
huile de palme,

Et cetera ...

Comment en somme- nous arrivés à perdre l'essence de la vie ?

À ne plus pouvoir cueillir nous même nos fruits sur les arbres que nous avons nous même plantés ?

Des monstres se sont fait propriétaires des toutes les graines de la terre,  
Pour mieux nous contrôler, et nous abrutir et nous empêcher de penser.

J'évoque ici Michel Onphrey et son livre, intitulé le ventre des philosophes, où il est question d'une corrélation entre ce qu'on mange et la pensée philosophique. Ceci veut dire en d'autres termes que notre ventre parlerait à notre cerveau et inversement. On comprend dès lors le bien-fondé de l'expression « avoir la peur au ventre ». Des études scientifiques ont pu démontrer que : « notre ventre abrite plus de 200 millions de neurones connectées qui transmettent des ordres et nous empêchent de penser ». Des chercheurs ont, par exemple, découvert que notre cerveau entérique – celui du ventre – produisait 95 % de la sérotonine, un neurotransmetteur qui participe à la gestion de nos émotions <sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Constant, A. (2014), « Le ventre, notre deuxième cerveau », 1-2. Repéré à [https://www.lemonde.fr/culture/article/2014/01/31/le-ventre-notre-deuxieme-cerveau\\_4354317\\_3246.html#HPpgMB1soCibmQKx.99](https://www.lemonde.fr/culture/article/2014/01/31/le-ventre-notre-deuxieme-cerveau_4354317_3246.html#HPpgMB1soCibmQKx.99)

Conclusion : nous disposons sans le savoir, d'un deuxième cerveau : le ventre. Ceci nous permet de mieux comprendre l'allusion de Michel Onphrey au sujet de l'impact de la panse sur la pensée.

Finalement, on serait tenté de dire ; ce n'est pas de leur faute, s'il existe des gens qui réfléchissent par leur ventre. À ce stade, je ne vois plus le fait de réfléchir par son ventre comme une ineptie, mais comme une évidence liée à la nature humaine. Bien que je pense que les faiblesses humaines pourraient se surmonter et se transcender avec une bonne dose de volonté. Je me souviens d'une affirmation qui avait été faite dans un plateau de télévision par le philosophe camerounais Hubert Mono Nzana : « Nos intellectuels ont faim ». Avait-il dit. Il s'agissait d'un constat absolument vrai, et dont les conséquences s'avèrent extrêmement catastrophiques. Quand dans une société, les intellectuels ont faim (parce qu'ils n'arrivent pas à subvenir à leurs besoins), on se conduit inévitablement vers ce qu'Alain Finkielkraut a appelé la défaite de la pensée. Car à ce moment, les normes élevées et les principes de vie régissant le vrai, le juste et le bon, tombent complètement en désuétude. C'est alors que le chaos et l'anarchie s'installent. C'est vrai que le professeur Hubert Mono Nzana, quand il parlait des intellectuels qui ont faim, il faisait allusion à la société camerounaise où la pauvreté avait provoqué un effondrement des valeurs au sein de l'élite intellectuelle, favorisant ainsi un système gangréné par la corruption à tous les niveaux.

L'ambiance invivable des villes a poussé certains artistes à cogiter sérieusement sur l'ailleurs. Ces artistes ont développé des concepts artistiques passionnants sur un recommencement de vie loin du système actuel de choses.

Le duo d'artistes Lucy et Jorge Orta l'ont idéalisé et l'ont réalisé. En 2007, le duo d'artistes a fait une incroyable expédition en Antarctique, dans le cadre de leur projet Antartic village/no borders. Ils se sont rendus en Antarctique sous des conditions climatiques extrêmes, accompagnés d'une équipe de scientifiques et y ont installé un village composé de 50 cases en forme de dômes. Ce lieu considéré comme étant le plus froid au monde, est un endroit politiquement neutre, où le spectre du démon machiavélique ne plane pas. Un lieu épargné par la schizophrénie de l'homme, un lieu pur, vaste et limpide. C'était une démarche artistique aux symboles forts, touchant la notion d'urgence. Oui, urgence c'est le mot qui résume tout mon texte. C'est également le mot qui justifie le pourquoi de certaines orientations artistiques qui, ayant fouillé en vain des voies d'issue dans l'ici, se sont alors lancées dans l'utopie pour déployer leur bouleversement et leur désarroi. Regarder impuissant la fuite du monde, vers des horizons cataclysmiques, sans pouvoir rien faire pour stopper la machine. C'est bien là le nœud du problème. Mais

l'artiste refuse de se faire complice du gros micmac planétaire, il refuse le politiquement correct, et choisi de crier au scandale. Son rôle c'est de mettre le doigt dans la plaie, de décrier les incohérences, ou de partir, plutôt que de pactiser avec l'aberration. Il se positionne alors dans le non-alignement, hors de tout système établi. Il crée des œuvres pour résister.

Je vais résumer l'ensemble de mes propos par un poème que j'ai écrit en 2008 quand le peuple camerounais était descendu dans la rue pour crier sa colère et son ras-le-bol face à son mal-être social. Ces manifestations, où de nombreux jeunes camerounais avaient laissé leur vie, avaient été baptisées justement : les émeutes de la faim. Comme quoi, des gens avaient été tué, parce qu'ils étaient sortis dans les rues pour dire qu'ils n'avaient rien à manger. Un peu comme si on vous frappe dessus et on vous interdit de hurler. C'est donc parce que je m'inscris en faux contre la barbarie et les mesures totalitaires de l'establishment qui contrôle ce monde que je prône la résistance dans mon travail artistique. C'est dans ce but également que j'ai écrit le poème intitulé Demain, où après avoir décrit la situation actuelle, je me suis projeté dans un nouveau système de choses. Je me suis projeté dans un recommencement, je me suis fait un autre monde, j'ai pensé à une autre vie.

### Demain

La nuit est profonde et macabre, longue et déprimante  
Un chat-huant voltige, sur le ciel de sa terre  
Il s'est fait le seigneur, de ce peuple qu'il gouverne  
Aucun homme ne peut rien devant sa toute puissance  
Le pouvoir de l'argent, le pouvoir de Satan  
  
Le trône artificiel, les beautés éphémères,  
Les richesses enivrantes, les richesses matérielles  
Un monde de méchants, un monde de pervers  
Un monde sans amour, un monde sans pitié  
Qui s'enfonce à chaque jour, de quelques pas aux enfers  
Jusqu'où nous mènera ce bateau de pirates,  
Avec ses hommes-serpents et ses hymnes de la mort,  
Laissez nos mains toucher, laissez nos pas franchir,  
Laissez nos voix hurler, laissez nos têtes penser  
Nous voulons être libres pour abonner l'horizon  
Quand les armes mourront, et que les fleurs prendront vie  
Nous irons par monts et par vaux, effaçant les frontières  
Nous boirons le même vin, nous mangerons le même pain  
Et l'amour grandira dans nos jardins secrets  
Pour purifier nos vies, qui demain seront blanches.

Anne VERSAILLES

*Artiste sonore (Belgique)*  
a.versailles@skynet.be

## *L'écoute poétique du monde*

---

Comment l'art peut-il participer à modeler un monde soutenable ? Il y a sans doute plusieurs pistes de réponses « prosaïques » liées au choix des matériaux, des procédés et process, au recyclage, à l'utilisation et stockage des données, des réseaux, etc.

Il y a pour moi une voie complémentaire qui me tient à cœur, celle du « poétique » que la création acousmatique permet d'investir et de révéler tout à la fois. En effet, l'écoute permet une rencontre sensible et intime, vectrice d'ouverture centrifuge sur de l'illimité et du possible, quand le prosaïque adopte au contraire une attitude centripète, et vise un but, un résultat.

La perception du poétique est un véritable appel de vie, un réveil de l'exubérance vitale, le déploiement d'énergies libératrices, celles de l'émerveillement, de la participation au monde, la communion (écologique !) avec la nature, clame l'essayiste Jean Oninus.

Face au sur-développement du prosaïque dans notre société, ma conviction est que nous avons besoin d'un retour au poétique, au sensible.

De formation, je suis scientifique, biologiste, docteur en sciences. J'ai longtemps travaillé dans la sensibilisation et l'éducation à l'environnement, au développement durable, pour des organisations associatives ou institutionnelles belges. Mais celles-ci me cantonnaient dans une langue rationnelle, objective, factuelle, prosaïque. Or, le changement de paradigme nécessaire à notre société n'exige-t-il pas que nous revisitions des lieux où le flou, le subjectif, le sensible, bref où le poétique est maître ?

C'est en 2010, en écoutant les sons captés par field recording durant une marche de trois mois à travers les Alpes, que j'ai découvert la puissance du sonore. Plus récemment, je suis retournée pour la xème fois en Laponie suédoise, pour une traversée en skis de randonnée nordique du plateau du Sarek, la zone la plus montagneuse de Suède, l'une des dernières zones

sauvages d'Europe. Un paysage dans lequel je ne me suis jamais senti accueillie. Jusqu'au jour où je m'y suis rendue avec mon enregistreur et mes micros et où je me suis mise à « écouter » le paysage plus qu'à le regarder. C'est seulement à partir de ce moment-là, que j'ai pu rentrer en dialogue avec lui. *Le temps du voir n'est pas celui de l'écoute*, remarque la philosophe Anne Cauquelin.

Lors de la captation de terrain, le field recording invite, voire oblige, à se mettre à l'écoute de son environnement ; se mettre à l'écoute de ce qui bruit autour de soi ; et ainsi se rendre perméable à l'environnement. Baptiste Morizot considère que nous sommes actuellement dans une crise de la sensibilité, « un appauvrissement de tout ce que nous pouvons sentir, percevoir, comprendre, et tisser comme relations à l'égard du vivant ». Ainsi que j'ai pu le vivre dans le Sarek, en Laponie suédoise, en se mettant à l'écoute du paysage, on peut entrer en dialogue avec lui, retrouver une relation avec ce qui nous entoure. Par une écoute qui saisit l'être entier et touche l'intime. Par l'écoute, *la relation au lieu est tout autre*, constate encore Anne Cauquelin, *nous incitant à être plus attentifs à ce qui nous entoure et par là nous relocalise*. Après une séance d'écoute et d'enregistrement sur le terrain, la réécoute des sons ainsi captés propose une écoute différente encore, possiblement plus subjective, floue et émotionnelle, car les sons peuvent alors perdre leur lien avec les objets qui les ont créés. Ils peuvent donc devenir acousmatiques. Et ce d'autant plus que le ou la composit(ric)eur joue alors à les transformer, à sculpter dans la matière sonore. C'est un travail qui, indéniablement, revalorise le subjectif, le poétique, au-delà du descriptif prosaïque.

Le défi est ensuite, d'emmener l'audit(ric)eur de ce travail de composition acousmatique dans une écoute proche du son, de sa texture, pouvant frôler l'immersion par moments mais aussi qui prend du recul, qui fait appel à la mémoire, qui ouvre l'imaginaire et les possible, susceptible d'émerveiller et de ré-enchanter. Bref, ouvrir une oreille qui fait voir autrement notre monde pour amener un nouvel être au monde, plus sensible et perméable.

Jocelyn Fiset

Artiste visuel nomade & Gestionnaire des arts actuels (Canada)  
fisetjocelyn@videotron.ca

## ***Productivisme & Matérialisme même combat !***

---

### **Partie I : Arts visuels**

D'emblée, j'ai fait remarquer aux participants que, dans l'état actuel de nos sociétés capitalistes, le titre du colloque « *l'acte artistique soutenable* » tenait de l'oxymore car toutes ces expressions à la mode : développement durable ou soutenable, l'économie bleue ou verte, toutes ces expressions ne font que donner bonne conscience au système productiviste qui s'en sert pour mieux blanchir ses actes. L'acte artistique soutenable est une formule de plus qui accepte, appuie et joue le jeu du capitalisme ambiant.

De ce fait, c'est tout le système des beaux-arts qui en est contaminé, jouant à ce jeu dangereux et qui prouve que nous n'allons pas assez loin (*re-lire à ce propos mes pages 12-15*).

...

Au cours de nos échanges, il était intéressant de constater la similitude entre l'approche de Jean Voguet et la mienne. La position de Jean concerne le côté matérialiste de l'acte artistique où il est question de limiter l'usage de la matière, de chercher la sobriété comme il le dit.

Selon lui, il faut surtout miser sur le recyclage de matériel et l'usage de matériel de seconde main pour ne pas ajouter à la fabrication de matériel neuf mais aussi parce que c'est moins cher. Ce dernier argument demeure fragile comme on le voit actuellement pour les voitures usagées dont les prix montent en flèche parce que l'accès aux véhicules neuf est limité par l'incapacité des fabricants de fournir à la demande.

Pour Nicolas Roméas cette approche matérialiste où la sobriété matérielle demeurerait prioritaire semble trop terre-à-terre et nous éloigne de l'art, de la création, du symbolique et de l'imaginaire.

...

Pour ma part, j'ai attaqué le côté productiviste du milieu des arts visuels où on a profondément intégré le fait que créer c'est produire, produire c'est créer.

Ainsi, on en arrive au moment où une majorité d'artistes du domaine réputé des arts visuels aiment mieux se draper de l'étiquette d'entrepreneur plutôt que de se dire simplement artiste.

Les artistes croient que, dès lors, ils seraient mieux écoutés, ils seraient enfin pris au sérieux.

*« Le néolibéralisme, montre Foucault, constitue en réalité une forme particulière de gouvernabilité, c'est-à-dire une manière singulière de gouverner les sujets et les corps ...*

*“ Depuis l'État jusqu'au plus intime de la subjectivité ”, le néolibéralisme entend autrement dit contribuer à reconfigurer “ tous les aspects de l'existence en termes économiques ”, à instaurer en définitive rien de moins qu'une nouvelle norme de vie : Ce qui est en jeu, soulignent en effet Pierre Dardot et Christian Laval, n'est ni plus ni moins que la forme de notre existence, c'est-à-dire la façon dont nous sommes pressés de nous comporter, de nous rapporter aux autres et à nous-mêmes.*

*Le néolibéralisme définit en effet une certaine norme de vie ... Cette norme ordonne les rapports sociaux au modèle du marché, elle transforme jusqu'à l'individu, appelé désormais à se concevoir comme une entreprise. »*

Le Mythe de l'Humain Augmenté,  
Une critique politique et écologique du transhumanisme,  
Nicolas Le Dévédec,  
Éditions Écosociété - Montréal, 2021, p55

Apparemment, ça ne choquait personne de réaliser que le modèle du système des Beaux-Arts était simplement calqué sur le système de production et de consommation de nos sociétés. Quoi qu'il en soit, Productivisme et matérialisme forment les deux côtés d'une même médaille qu'est le capitalisme, cette chose que peu d'artistes osent affronter mais que tous les militants tant pour une décroissance que pour un monde plus vert dénoncent et appellent à abolir.

Devant le panel réunit pour le colloque, j'ai osé proposer que nous abolissions l'atelier qui en fait n'est rien d'autre que l'équivalent d'une usine de production. En critiquant l'atelier qui agit comme une chape de plomb qui nous empêche de nous élever, d'élever notre imaginaire les artistes visuels présents se sont braqué arguant, entre autres choses, qu'ils seraient pratiquement perdu s'ils ne se retrouvaient pas régulièrement dans leur atelier ...

Il n'y a rien de magique là-dedans, les humains sont d'infatigable bricoleur, patenteux, bidouilleur tels les castors qui ne peuvent s'empêcher de ronger la forêt entière pour empêcher leurs dents de trop pousser. L'artiste ne diffère en rien de l'homme du commun qui n'a de cesse de créer en tripotant et triturant la matière pour se sentir vivant, utile, pour lutter contre l'ennui.



## LE PRODUCTIVISTE L'HOMME À ABATTRE !

Voilà où le bât blesse, plus que jamais, les artistes peignent, dessinent, photographient, sculptent, filment, de manière pléthorique car il faut bien que tout projet de représentation se matérialise, s'incarne dans la matière, toutes les matières. C'est ce qu'on nous a appris.

La majorité des artistes ont si bien intégré le fonctionnement du système qu'ils ne peuvent plus en sortir, ils doivent absolument avoir une PRODUCTION ARTISTIQUE.

### PRODUCTION ET SURPRODUCTION DE LA SOCIÉTÉ PRODUCTION ET SURPRODUCTION DES ARTISTES

Tous sont convaincu qu'un bon artiste, un grand artiste, doit surtout produire beaucoup. Nous prenons pour acquis que la quantité est plus importante que le processus, que les idées ou le chemin parcouru.

Au sein du capitalisme, la question de la quantité demeure toujours au premier plan ; quantité d'œuvres réalisées, quantité d'objets vendues, quantité de dollars obtenus.

Ce n'est pas pour rien que lorsqu'on demande au citoyen lambda quels artistes sont parmi les plus connus et les plus grands, Pablo Picasso vient toujours en tête de liste puisqu'on dit de lui qu'il aurait « *produit près de 50 000 œuvres dont 1 885 tableaux, 1 228 sculptures, 2 880 céramiques, 7 089 dessins, 342 tapisseries, 150 carnets de croquis et 30 000 estampes* » ([https://fr.wikipedia.org/wiki/Pablo\\_Picasso](https://fr.wikipedia.org/wiki/Pablo_Picasso)).

Une autre source l'évalue à 120 000 œuvres ... (<https://www.grandpalais.fr/fr/article/120-000-oeuvres-extrait-du-film-picasso-linventaire-dune-vie-realise-par-hugues-nancy>).

Parmi les artistes, Picasso représente l'artiste idéal, un bosseur, un créateur prolifique surtout parce que ses œuvres valent des millions de dollars. Plus près de nous, c'est Jean-Paul Riopelle (artiste canadien) qui jouit d'un statut similaire.

Comme preuve de l'emprise du capitalisme par son bras armé qu'est le productivisme il y a le cas contraire, celui de Marcel Duchamp. Si vous faites un vox pop sur la rue pour savoir qui a entendu parler de Duchamp, vous ne trouverez pratiquement personne. Duchamp n'est connu que par ceux qui ont fait leurs études en art et en histoire de l'art.

Selon un sondage ayant rejoint environ 500 professionnels des arts, des artistes mais aussi des conservateurs, des critiques et des marchands d'art :

« *Fontaine se retrouve en première position des oeuvres d'art les plus influentes du dernier siècle... L'urinoir (1917) de Duchamp arrive devant Les Demoiselles d'Avignon (1907) de Picasso et un double portrait de Marilyn Monroe réalisé par Andy Warhol en 1962. Suivent ensuite, dans l'ordre, Guernica (Picasso), L'Atelier rouge (Matisse)... »* (<https://www.ledevoir.com/culture/arts-visuels/69974/l-oeuvre-d-art-du-siecle>)

La grande différence entre Picasso et Duchamp, c'est que l'art de ce dernier demeurait imaginatif à l'extrême, laissant toute la place au spectateur de voir au-delà de l'objet devant lui.

Au contraire, Picasso demeure dans la représentation plutôt que dans l'ouverture sur l'imaginaire comme le proposait Duchamp. On confond toujours créativité et imaginaire. Duchamp nous force à réfléchir quitte à se demander si ce qu'il propose est vraiment de l'art, alors que Picasso nous donne du prêt à manger, du tout cuit dans le bec.

Duchamp vivait au niveau des idées, des concepts, Picasso produisait des œuvres comme une lapine fait des petits et cela au grand plaisir des collectionneurs et, évidemment, au grand plaisir du système de production et de consommation capitaliste naissant.

*Dans un même temps historique nous avons assisté à une confrontation entre deux mondes, deux univers, deux visions non seulement de l'art mais deux visions de la vie et du rôle de l'artiste dans la société.*

*Or, quelle est la vision qui a prévalu ?*

*Celle qui représente la société productiviste à l'image de la folie des hommes qui croient au développement infini dans un monde fini.*

*Peut-être que si nous avons mieux compris l'œuvre de Marcel Duchamp  
Peut-être que nous n'en serions pas là ?*

À fortiori, si les artistes avaient persisté à suivre les traces de Marcel Duchamp en focussant sur l'imaginaire plutôt que sur la production d'objets, et si la société avait emboité le pas, c'est plus de 100 ans de productivisme, 100 ans d'exploitation de ressources, 100 ans de pollution que nous aurions sauvé et probablement que jamais nous n'aurions eu à vivre les problèmes actuels du réchauffement planétaires ...

Il n'en tient qu'à nous d'ouvrir notre esprit, nos perceptions, de sortir de la boîte pour accéder à d'autres univers, d'autres schèmes de pensées.

...

Quand je pense que j'ai à peine esquissé l'urgence de cesser la REPRÉSENTATION en art !

...

## L'IMAGINAIRE HUMAIN

Mon objectif n'était pas de convaincre qui que ce soit de mes positions artistico-politico-écologiques, mais de prendre le pouls de mes confrères et collègues sur leurs manières de concevoir le rôle de l'art et de l'artiste chez les artistes-mêmes. Les réactions des panellistes présents ne m'ont pas surprise outre mesure elles confirment que très peu de personne sur la planète sont en mesure de concevoir jusqu'où il est possible d'aller pour changer les choses et répondre à l'urgence climatique.

L'apathie de mes semblables et des humains en général est choquante. Mais bien réelle.

*« ... on l'a trop caché avec l'industrie fossile et les décennies de dénie climatique de désinformations qui ont précédé, qui continuent bien sûr, sous de nouvelles formes, on a beaucoup d'innovations dans la désinformation mais ce savoir devrait être un savoir qui nous fait froid dans le dos et qui nous porte en avant en même temps parce que ce savoir c'est le savoir que nous sommes dans un moment charnière de l'histoire de notre espèce. Si nous continuons comme nous le faisons actuellement nous portons notre espèce dans un climat et sur une planète que notre espèce et même notre genre, le genre humain n'aura jamais connu. La composition de l'atmosphère a déjà été transformée de telle manière quelle date d'avant la naissance du genre humain et le climat suit cette trajectoire donc nous sommes sur une trajectoire de désastre qui s'accélère et qui nous porterait d'ici 2100 sur une trajectoire qui irait dans les 3.2 degrés de réchauffement moyen, en théorie qui nous porte vraiment vers un désastre et un cataclysme où il est difficilement concevable qu'une société stable puisse continuer. **Ça c'est un savoir, ça c'est une connaissance qui existe, mais nous n'en avons pas conscience et ça n'a pas été traduit et communiqué de cette manière donc on a un déphasage entre la connaissance qui existe dans un certain groupe de scientifiques et dans certains rapports et la conscience de tout le monde ... et ce que nous savons c'est qu'en fait il faut une discontinuité si nous continuons comme nous faisons actuellement c'est l'horreur, donc la question c'est où est-ce qu'on trouve cette discontinuité et la discontinuité pour ça il faut de l'imagination... pour faire le contraire de la continuité qui consiste à faire comme on l'a fait jusqu'à présent, il faut pas beaucoup d'imagination pour ça, mais pour transformer le monde pour sauver ce qu'on peut, il faut beaucoup d'efforts, beaucoup d'imagination, il faut pousser dans tous les sens, créer dans tous les sens et c'est ça qui nous manque... »***

Julia Steinberger

Mon objectif est de mettre le doigt sur les éléments perturbateurs qui font partie de nos habitudes, de nos croyances les plus ancrées qui nous divertissent de la réalité, qui nous divertissent de nos responsabilités envers le vivant et qui nous empêchent de libérer au maximum notre imaginaire.

Mon objectif est d'aider les artistes à traduire leurs idées, leurs désirs et leurs concepts artistiques de la meilleure manière possible avec le moins de

réflexes productivistes possibles, le plus dématérialisé possible pour qu'ils se rapprochent au plus près, au plus pur, de leur imaginaire.

## Partie II : Musique

Le compositeur Bruno Bernard a proposé le terme *permacoustique*, faisant référence à la **permaculture** pour tenter d'ouvrir les champs des possibles en création électro-acoustique, acousmatique, etc.

À l'origine, la permaculture est une conception de l'agriculture et de l'horticulture durable fondée sur l'observation minutieuse des écosystèmes et des cycles naturels et leur imitation.

C'est toutefois un mot-valise anglais formé à partir de « permanent (agri)culture » ; en français : « agriculture durable » ou « culture permanente ». Cependant l'expression « agriculture durable » a aujourd'hui pris un sens plus large. (<https://fr.wikipedia.org/wiki/Permaculture>)

Quoi qu'il en soit, malheureusement, les artistes étaient plus inspirés et plus à l'aise à développer sur leurs connaissances en agriculture que de réellement développer et prendre position sur un modèle de musique soutenable. Les discussions ont tourné autour du pot sans vraiment amener de véritables idées soutenables. Même la proposition de Voguet sur la sobriété matérielle n'a pas réellement trouvé preneur et paraissait négligeable pour plusieurs.

Parmi tous les artistes, tant visuels que sonores, seules les manières de faire et de voir l'art sonore de Gilles Malatray étaient à la hauteur.

## TECHNOLOGIES

À première vue, les musiciens électro sont convaincus qu'ils ont le beau rôle, qu'ils sont plus verts puisqu'ils utilisent la technologie numérique ; Un ordinateur, des écrans, des appareils midi, quelques boîtes de son et le tour est joué. Tout cela donnant l'impression d'être soutenable car, en apparence, ils utilisent peu de matières servant à créer de la musique qui semble immatérielle. Mais les choses sont plus complexes que ça.

Pour beaucoup de spécialistes des changements climatiques ou de la décroissance, le numérique est un leurre mainte fois dénoncé car cette technologie fait usage des terres rares et surtout des quantités énormes d'énergie qu'il faut utiliser pour les extraire sans compter l'énergie nécessaire pour faire fonctionner les immenses serveurs et autres infrastructures nuagiques qui, au final, donnent l'illusion que tout est virtuel.

ON S'ENTEND, nombreux sont les artistes qui croient dur comme fer qu'ils sont plus vert juste parce qu'ils utilisent les nouvelles technologies. Ben oui,

la création grâce aux technologies répond aux attentes car elle crée de l'immatérialité, plus de matière telle peinture ou pierre à sculpter, que des pixels et des photons. Vous voulez dématérialiser la création artistique, les artistes du virtuel et des NFT sont là.

La magie de ces technologies, principalement parce que ça se fait sans fil, apparait comme la solution idoine, l'ordinateur est l'outil idéal de création puisqu'il permet de créer tout ce qu'il est possible puisqu'il concentre puissamment techniques, disciplines, matériaux, effets spéciaux, etc. **Parce que la technologie semble parfaitement dématérialisée, de ce fait, l'art technologique pose un sérieux problème.**

### L'art actuel

Qu'ils soient musiciens ou artistes visuels, depuis peu, une majorité de créateurs craignent l'émergence de l'intelligence artificielle dont les capacités de plus en plus grande menacent de créer à leur place.

Bordel, réjouissons-nous d'une telle menace et agissons pour qu'elle devienne une nouvelle opportunité qui nous permettra d'aller ailleurs et plus loin vers un imaginaire libéré.

Oui, libéré du système productiviste actuel devenu obsolète et mortifère, libéré d'une vision passéiste du rôle de l'artiste.

### L'art en 2030 ?

**Après quelques années  
Il fut amusant de voir tomber  
Les uns après les autres  
Comme des dominos  
Les réflexes socio-économiques obsolètes  
Des Beaux-arts**

C'est dans ce contexte de changement de paradigme que furent abolis tout ce qui ressemblait de près ou de loin au système de subventions gouvernementales. La société avait évolué de manière à instituer un revenu minimum garanti pour tous mettant ainsi fin à la nécessité de produire et de vendre pour survivre pour enfin libérer au maximum l'imaginaire humain.

### L'ATELIEU

Inutile de rappeler les bienfaits sur l'imaginaire des nouvelles façons de faire l'art à partir du moment où les artistes avaient délaissés l'atelier comme point de départ de leurs créations, délaissé aussi la représentation, la production d'objets, les expositions, les vernissages et l'archaïque et infernal marché de l'art.

Imaginez les efforts demandés à l'imaginaire des artistes pour qu'ils continuent à proposer l'art comme valeur sociétale avec comme objectif suprême de ne s'attarder qu'à la charge symbolique, humaniste et spirituelle de ce qu'ils créaient de nouveau.

L'imaginaire vivait une période d'expansion probablement jamais vu depuis la Renaissance Italienne. Des lors, il ne s'agissait plus de parler de production artistique mais **de faire œuvre artistique**, toutes actions, tous les actes réalisés de manière gratuite et éphémère au cours d'une carrière.

Imaginez les efforts demandés à notre imaginaire pour arriver à délaisser l'atelier, ce dernier faisant place à ce qu'on a appelé par la suite **L'ATELIEU !**

**On nommait Atelieu**, tous ces espaces non traditionnels où les artistes pouvaient présenter en direct le résultat de leurs nouvelles créations ; terrains vagues, rue principale d'une ville ou village, places publiques et agoras intérieures/extérieures, etc.

Pour compenser le manque aux habitudes de consommation d'objets du public, le concept de **Redirection écologique artistique** avait proposé de trouver différents moyens de créer un impact majeur, un Momentum, auprès de la population.

Imaginez 20, 30, 50 artistes débarquant en même temps, au même moment dans un quartier, une place publique, le stationnement d'une épicerie ou encore d'une banque afin de proposer 20, 30 ou 50 œuvres uniques, singulières et personnelles sous forme d'art relationnel, en processus, nomade, performatif, chamanique et d'autres formes ou disciplines encore à inventer...

Bien évidemment, il y avait aussi place pour les nouvelles technologies, le numérique et l'Intelligence Artificielle mais leur intégration dans un contexte de Redirection artistique se faisait de manière limitée ou basse (low technology).

De plus, ce qui un moment avait été une mode, les NFT, étaient oubliés depuis longtemps à cause de la technologie de la chaîne de blocs qui n'avait jamais été acceptable écologiquement parlant.

Quant à l'apport de l'Intelligence Artificielle en art, même si on la tenait encore sous haute surveillance, à partir du moment où cette technologie ne servait qu'à représenter le réel, ou à reproduire des styles et diverses esthétiques particulières, même de manière plus extraordinaire que ce que font les humains, cette façon démodée de considérer le talent était devenu irrésistiblement risible devant le plus pur de l'imaginaire humain !

POUR UN TEMPS  
ILS NE CRÉÈRENT PLUS DE GRANDES ŒUVRES  
Seulement  
UN IMAGINAIRE  
LE PLUS PUR  
ET PUIS  
RENDRE LA VIE HUMAINE  
RESPLENDISSANTE  
N'EST-CE PAS LÀ  
L'ŒUVRE ULTIME ?

### Conclusion :

En dehors des discussions qui ont eu lieu pendant les deux colloques, lors de l'apéro ou bien du repas commun tenu en soirée, les artistes en venaient souvent à parler des expositions qu'ils avaient récemment visité ou des spectacles auxquels ils avaient assisté. En les écoutant j'ai constaté que les manières d'apprécier une œuvre ou de juger de sa qualité et de sa pertinence m'interpellait plus que je ne m'y attendais et j'y trouvais un côté désagréablement suranné. En fait, ma réaction ne faisait que m'enligner sur les autres domaines qu'il nous faudra aussi revoir. Ainsi, outre le productivisme, pour revoir nos manières de juger une œuvre il nous faudra se questionner sur les relations de l'artiste avec sa société mais aussi des artistes entre eux par rapport à toutes les questions qui font problèmes telles les notions de compétition et de performance tant des corps que des cerveaux.

De plus, j'entrouvre à peine la porte à ce que j'appellerais UNE INSTRUMENTALISATION de l'art à savoir que la société attend de plus en plus des artistes et de leurs créations qu'ils servent à quelques choses, que leurs « recherches » soient associées à d'autres domaines de recherches, qu'ils accompagnent des chercheurs en sciences (biologie, sociologie) tout en leur faisant sentir que l'art qui ne sert à rien n'a plus de justification. Si nous voulons exister, il nous faut faire œuvre utile (la maudite médiation culturelle), il n'y a plus de place pour l'imaginaire pur, sans but précis ni lucratif qui, pourtant, crée notre futur.

Enfin, je remercie Jean Voguet et son invincible bras droit, Bernard François, pour la confiance qu'ils m'ont toujours témoigné envers et contre tous. Merci de m'avoir accueilli au sein de la garde rapprochée du CRANE *lab* durant toutes ces années d'élucubrations artistiques. Effectivement, 30 ans (et plus) ce n'est pas rien !

Merci à toute l'équipe du CRANE *lab* pour tenir à bout de bras cet oasis de culture dans un désert de plus en plus envahissant d'inculture ...

Bruno BERNARD

*Compositeur & Référent musiques amplifiées, à CEFEDM Rhône-Alpes*  
noubba@gmail.com

## *Quelques réflexions*

---

Au cours de ce riche échange, il est apparu que, comme en permaculture, il était important de prendre soin de ses données et d'explorer les analogies qui pourraient exister entre légumes et systèmes modulaires. Un jardin n'étant en somme qu'un ensemble de légumes assemblés pour former une entité « potager », comme on assemble un ensemble de sources et traitements afin de créer une entité « instrument » ou « musique ». C'est la diversité des éléments qui va apporter la richesse, la singularité et la pertinence de cette entité.

De la même manière qu'au jardin, on se posera la question du réemploi des sons, comment les ré-enraciner, constater s'ils s'acclimatent ou pas à leur contexte, et comment les re-cultiver ailleurs ou les faire muter pour créer une production partagée. Nous avons évoqué lors de ce colloque comment les collaborations avec d'autres expressions ou d'autres approches peuvent faire naître des synergies créatrices.

Le temps d'observation, moment cher et précieux autant au jardinier qu'au compositeur ainsi qu'au preneur de son conditionne bien souvent la réussite du projet artistique.

Se pose ensuite la question épineuse de la production. En effet la vocation d'un jardin permacole reste, bien que tout le monde ne soit pas d'accord sur ce point, la production des aliments végétaux dans une recherche d'autonomie alimentaire, ainsi que de partage des surplus.

En ce qui concerne la création, à partir de quel moment une composition commence d'exister ? Lors de son élaboration solitaire ? Lors de sa diffusion, et quelle diffusion ? À quel moment génère t-elle un business devenant un produit sur support, produit manufacturé sortant du cercle naturel de recyclage nécessitant promotion, communication, marketing, etc ... ?



Se pose alors la question de la soutenabilité en énergie et en moyens d'une telle diffusion.

Faut-il faire de cet objet une œuvre confidentielle réservée à quelques initiés ou chercher à la diffuser le plus possible afin d'amener de nouvelles personnes à écouter différemment ?

Pour répondre à une partie de ces questions, on peut prendre l'exemple de youtubeurs spécialisés dans la permaculture (Damien Dekarz ou Rémi Kulik par exemple) :

Oui, ils utilisent bien Youtube - le diable Google - comme canal de diffusion, mais combien de gens ont été sensibilisés à l'approche permacole, ont changé leur vision du monde, leurs pratiques grâce à ce média ? (c'est mon cas personnel)

A l'inverse, combien de nouvelles personnes découvrent l'acousmatique via le site confidentiel du GRM ou d'autres réseaux très spécialisés ? (c'est aussi mon cas personnel, car pratiquant moi-même la musique acousmatique)

Le compositeur acousmatique devra protéger les sons comme le jardinier les plantes, et comprendre comment le principe d'association devient intéressant, chaque élément ne fonctionnant pas forcément seul, la symbiose étant toute aussi pertinente dans la création sonore que dans le cas de l'association tomates /tournesols.

Il en est de même dans les collaborations entre les différentes pratiques artistiques, l'artiste visuel par exemple peut utiliser l'environnement, le lieu de création ou de diffusion, ne pas projeter forcément sur un écran, mais aussi s'inspirer de son acoustique, générant une complicité entre le musicien et le plasticien.

La réflexion nous amène également à chercher des arguments contradictoires tels que le principe de ré-ensauvagement - l'inverse du jardin cultivé - mettant alors à mal la métaphore jardin/acousmatique, nature/culture.

En effet, un jardin, dont l'origine du mot « clos » définit bien un espace non naturel et selon une étude réalisée par le centre Beaubourg, un jardin serait contre nature, une « enclosure ». La métaphore entre un espace non-naturel et la musique acousmatique créée par l'homme qui n'est pas un espace gardé prend alors tout son sens. Le travail microphonique autour des environnements sonores (field recording), devient musique, représentation de l'espace.

Pourtant, une des idées de la permaculture, est de créer de la biodiversité, faire perdre une partie du contrôle sur le jardin, mais préserver un écosystème circulaire pertinent.

Comme évoqué plus haut, une des critiques courante à propos de l'acousmatique est qu'elle serait réservée à un milieu très fermé de personnes initiées, notamment capables de critiquer la musique. Le fait d'associer la musique acousmatique à d'autres univers artistiques permet son accès à un public plus large.

En terme de soutenabilité, les problématiques sont nombreuses. En effet, qu'est ce qu'on pourrait faire pour atténuer son caractère énergivore dans un contexte où la situation de l'Humanité va peut être vers sa fin ?

On adore la musique acousmatique, mais elle est gourmande en moyens, demande une grande puissance pour la diffusion par exemple sur un acousmonium. Les solutions pour ne pas sombrer dans la barbarie seraient de modérer nos usages avec des outils qui évoluent, prendre du recul, mutualiser, s'interroger sur la manière de diffuser, des idées finalement assez proches de la philosophie de la permaculture.

Par exemple, une association marseillaise utilise des systèmes-son à énergie solaire disposant de 18h d'autonomie, avec des petites enceintes qui consomment très peu. Malheureusement les musiciens sont souvent assez indifférents à ces problématiques.

La métaphore du train illustre assez bien la situation actuelle :

Dans un train lancé à pleine vitesse en direction d'un mur, certaines personnes essaieront de freiner, d'autres ont déjà sauté et re-construisent une zone d'atterrissage, et les derniers préparent le saut.

Des pistes de réflexion sont pourtant possibles, en terme d'éducation on peut apprendre à faire de la musique avec peu d'énergie, utiliser les arts pour sensibiliser à des pratiques soutenables.

Il est important de pouvoir se déconnecter du monde réel dans la pratique et l'écoute de l'acousmatique en sachant d'où elle vient : la nature permet de créer, de se reconnecter à l'environnement tout en s'interrogeant sur ce qu'on a gagné à utiliser en modifiant les sons de la nature. Notre environnement sonore reste une des dernières choses nous appartenant gratuitement.

La soutenabilité de la création sonore, inspirée du modèle de la permaculture, n'est pour autant pas condamnée à décroître artistiquement. Par la mutualisation, la gestion des moyens, les comportements, l'approche systémique décentralisée et/ou collaborative, elle peut devenir un acteur capital pour l'avenir de notre monde.

Nicolas ROMÉAS

*Auteur & Rédacteur en chef de linsatiable.org*  
nr@linsatiable.org

## ***Qu'est-ce que c'est que ce truc qu'on appelle « art » ?***

---

Le fait que, dans la perception commune du monde aujourd'hui promue par l'Occident - les « vérités » établies, d'origine scientifique et/ou religieuse - perdent toutes, les unes après les autres, leur capacité à nous permettre seules d'habiter correctement ce monde, prouve que la solution au problème ne peut se trouver là, pour construire un univers vivable pour les humains.

Le moteur de l'être humain n'est ni la pensée froide et rationnelle, ni la généralisation des critères quantitatifs, ni la croyance aveugle en un récit totalisant. Lorsque les humains se contentent d'obéir aux injonctions de ces instances, ils deviennent d'efficaces producteurs de catastrophes. La connaissance des raisonnements de causalité qui articulent entre eux des faits que l'on perçoit de l'extérieur sert une façon sommaire, même quand elle est érudite et informée, de tenir à distance nos émotions. La quantification de tout, qui se répand aujourd'hui très dangereusement, est une solution paresseuse qui nie énormément d'éléments essentiels à notre capacité d'appréhension du monde. Quant à l'obéissance à une doctrine religieuse rigide, elle canalise et formate les émotions et elle paralyse l'âme en lui imposant une sorte d'autoroute de la pensée qui interdit d'explorer les chemins de traverse, les nuances des contrées traversées.

Ces vérités provisoirement établies, ces éléments de décor masquant le mystère insondable, furent sans doute très utiles un temps, mais elles peuvent toujours être manipulées à dessein, car elles portent en elles des enjeux de pouvoir. C'est ce à quoi l'on assiste.

Le moteur de l'être en tant qu'il est entièrement humain, c'est-à-dire un chercheur, à la fois explorateur de ses abysses intérieurs et de ce qu'il perçoit du monde extérieur, est par définition ce qui lui donne sa mobilité : sa capacité à construire et transmettre des symboles. Les symboles sont des véhicules partagés – un transport en commun – dont chacun peut ensuite faire un usage personnel. C'est cette double faculté qui les rend propices à l'échange. Là, dirait Gilles Deleuze, il ne s'agit plus de pouvoir, mais de puissance.

Là il ne s'agit plus seulement de vérités tangibles ni de doctrines ou de faits incontestables, mais d'une dynamique permanente qui s'élabore subtilement à partir du corps sensible en intégrant tous les savoirs de l'être, y compris ceux qui sont inexprimables avec des mots ou des chiffres. La forme d'émotion que portent ces symboles n'est pas une réaction de surface obéissant à des réflexes collectifs conditionnés, elle a la capacité de circuler dans les profondeurs de l'être, de modifier subtilement les paysages intérieurs et d'être elle-même enrichie par la traversée de ces paysages, dans le sens où les yeux, les oreilles et les sensibilités qui ont été traversées par une « œuvre » changent la perception qu'en auront ceux qui seront ensuite en contact avec elle. Sans qu'on le sache vraiment, ce que nous percevons du geste artistique est fortement impacté par ce que d'autres en ont ressenti avant nous.

Cette émotion, à la fois partagée (culturelle) et spécifique à chaque être, ne peut évidemment pas être exprimée seulement par les mots de la langue ou les images véhiculées par les croyances dominantes.

C'est la raison pour laquelle cette forme fluide d'émotion joue un rôle central, atomique, dans la construction « inconsciente » de l'être. Grâce à la circulation des symboles, elle prend vie, devient un peu moins « inconsciente », et remplit ainsi un rôle d'instrument de connaissance très spécial. Pour cela il lui faut évidemment un véhicule, un outil, une arme peut-être, pour faire circuler et/ou propulser ces symboles. Si je choisis l'arc comme image de ce véhicule ou de cette arme, l'art est la pointe de la flèche, ce qui lui permet de traverser notre surface.

Nous parlons ici bien sûr d'un univers où ce geste ne pourra être ni un divertissement ni un objet de luxe destiné à réjouir une caste privilégiée, ni un objet de commerce évalué en fonction du chiffre : son prix sur le marché de l'art ou la quantité de gens qu'il draine. La puissance symbolique est d'une autre nature. Nous parlons ici d'un outil extrêmement puissant, indispensable à l'évolution de la relation au monde de tous les êtres humains, sans exception. Rien ne pourra vraiment changer dans nos vies, si cet outil n'est pas - considéré pour ce qu'il est vraiment -, placé en tête de nos priorités.

Au bout du compte (ou du conte), on ne peut pas tricher avec ça, et cela apparaîtra de façon de plus en plus évidente au cours de l'effondrement actuel, ou de cette « apocalypse » (au sens originel repris par René Girard). En trichant, en acceptant d'écouter ceux qui parlent de « consommation culturelle », en évoquant ce geste inquantifiable avec les mots de la quantité, en le soumettant à loi du chiffre, on prend un risque énorme, que l'on ne mesure pas.

Celui d'effacer l'effort qui signe l'humanité, qui la caractérise absolument dans le règne du vivant. L'effort sans aucune garantie de résultat qu'elle fournit depuis les origines pour tenir ensemble la pensée et la relation sensible au monde, sans jamais sacrifier l'une pour l'autre. Les religions se perdent régulièrement sur ce chemin, d'autres chemins sont ouverts dans lesquels le geste artistique est un repère beaucoup plus important qu'on ne croit. Et une lumière au loin.

Gilles MALATRAY

*Paysagiste sonore & promeneur écoutant*  
desartsonnants@gmail.com

## ***Éc(h)acoustique, vers une éthique de création sonore et musicale soutenable ?***

---

### **Soutenable, supportable**

L'adjectif soutenable est polysémique. Étymologiquement, c'est soutenir, porter par dessous, par exemple donner le bras à quelqu'un pour le soutenir, lui permettre de marcher, ou tout simplement d'être ou de rester debout. L'exemple n'est pas ici sans une connotation sociale forte.

Soutenir, c'est aussi défendre une idée, une thèse, un projet, une position philosophique, morale, argumenter notre position, parfois en forte opposition à des idées que nous jugeons insupportables. Cette prise de position demande un engagement humain qui convoque bien souvent l'éthique, une morale, au sens large du terme, dans une posture que je qualifierai d'humaniste.

Soutenir une personne, physiquement, ou moralement, comme un ami en difficulté, le réconforter, ou se battre pour des idées, militer, suppose que l'on croit aux êtres et idées que nous jugeons soutenables.

Un adjectif similaire est supportable. Une étymologie voisine, sus-porter, porter par dessous, supporter des actions, des actes, des hommes.

Et lorsqu'on ne supporte plus physiquement une douleur, un grand inconfort, un bruit, on psychiquement, des choses qui nous irritent ou nous révoltent, jusqu'au moment où on les fuit, les ignore, ou les combat. Le degré de tolérance est parfois bien vite dépassé. On agit, on s'oppose, ou on évite, on s'éloigne, on ignore, voire on dénie.

Entre la résistance, l'ignorance (volontaire) voire le déni, le supportable et le soutenable ne laissent pas indifférent tant ils expriment des états physiques ou psychiques qui nous impactent fortement. Notre société contemporaines ne manque pas de situations à la limite du soutenable, si ce n'est franchement insoutenables. L'écoute peut-elle être un premier geste de résistance ?

## **Le geste d'écoute**

Écouter c'est porter ou prêter attention à quelque chose, quelqu'un, une œuvre, un paysage, une parole...

On va focaliser sur des sujets qui retiennent notre attention, prêter l'oreille, voir écouter attentivement. Un objet que nous jugerons esthétique, ou non, curieux, dérangeant, captera notre attention, qu'il soit musical, sonore, de la grande symphonie au ruisseau, en passant par la création acousmatique.

L'écoute est un geste qui nous relie au monde. Écouter nous permet de nous forger une culture, des opinions, des jugements de valeurs, fussent-ils éminemment personnels.

Écouter ce qui nous est beau, ou insupportable, soutenable ou non, en décibels ou en charge émotive, c'est participer activement à la marche du monde, exprimer des idées, les défendre, prendre parti, dans des actions où notre écoute influe notre façon de vivre, de de créer, de voyager, de penser.

Là encore à nous de construire une éthique du soutenable, jusqu'à quelle point pourront nous entendre tels arguments, mensonges, manipulations. Les débats autour de l'écologie sont sujets à de violentes polémiques. Que défendre, que soutenir, qui ou quoi écouter, entendre ?

## **Vers une création sonore et musicale éthique**

L'artiste doit, pour ma part, s'engager dans La défense de valeurs, des actions de sensibilisation, des extrapolations poétiques qui permettraient de penser le monde avec un certain décalage en marge des données pratico-pratiques, entre autres économiques, même s'il est in fine impossible de les ignorer totalement. Question de survie.

La première question que l'on pourra se poser est celle de la mobilisation d'outils ou de matériaux plus ou moins énergivores.

Déplacer un grand groupe de musiciens, d'artistes, en avion, ou transmettre via des réseaux informatiques, jouer et développer local, en « circuit court, mutualiser des déplacements, des tournées rationnelles ? Comment repenser nos copies, quitte à revoir nos logistiques vers des formes de ralentissements salutaires, vivables ?

Personnellement, la pratiques des PAS - Parcours audio Sensibles, des marches écoutantes à oreilles nues, sans dispositifs augmentés m'a conforté dans des pratiques en « modes doux ».

Peu ou pas de dispositif embarqués, si ce n'est quelques minis enceintes autonomes de quelques watts, et utilisées à très petite dose. L'essentiel se fait à l'oreille, parfois secondée de stéthoscopes et autres bricolages d'objets

d'écoute, la plupart étant des recyclages d'instruments médicaux et musicaux en mode récupération. Donc l'énergie utile sera essentiellement puisée dans notre corps déambulant, et notre capacité d'attention, d'écoute. Ce qui est déjà une belle énergie.

La lenteur de la marche-même recherchera, dans un ralentissement assumé, une immersion qui tendra à nous reconnecter à une ville, une forêt, une rivière, via un parcours d'écoute collectif.

Donc pas de dispositifs de diffusion et d'amplification, installer l'écoute plutôt que des sons, ne pas envahir les espaces « naturels » de sonorités rapportées, disproportionnées, risquant de faire taire les habitants des lieux, le vivant au sens large, sont quelques règles d'éc(h)acoustique façon Desartsonnants.

Mes déplacements se font d'ailleurs essentiellement en train, bus, parfois co-voiturage, le moins que possible, très rarement, en avion.

Le field recording, ou enregistrement de terrain, in situ, est un moyen de (re)composer des musiques de lieux, en puisant directement dans les sons de l'environnement, quel qu'il soit, ville ou nature, dedans ou dehors.

Ces immenses bibliothèques sonores à ciel ouvert offrent une ressource quasi infinie, libre, en tous cas pour ce qui est des captations n'engageant pas des paroles humaines.

D'ailleurs, poser un micro capturant des moments de vie sociale, d'intimité, convoque nécessairement une forme d'éthique à respecter. Toute parole ne peut être rendue publique sans l'accord de celui ou celle qui l'émet, d'autant plus si elle touche à la vie personnelle des énonciateurs. On ne peut, sous prétexte de retranscrire « fidèlement » des paysages sonores, donner à entendre des choses qui doivent rester dans la sphère du personnel et de l'intime. La création sonore impose des règles qui n'enfreignent pas la part de « secret » que chacun désire garder en lui, ne pas partager. Et pour avoir travaillé dans des univers carcéraux, des centres pénitentiaires, croiser des détenus, familles et professionnels des prisons, je mesure les limites de ce qui peut être entendu publiquement, et de ce qui ne peut pas l'être. Là aussi, question de soutenabilité morale, éthique.

## **De l'engagement à la transmission**

La composition, la création sonore, l'installation, au-delà des considérations logistique, matérielles, éthiques, peut aussi véhiculer un « message », révéler ou sensibiliser aux dérives environnementales, faire œuvre de pédagogie. Installer des sons qui montrent, ou plutôt font entendre des saturations comme des paupérisations, participer à un colloque, animer un atelier, une



formation, emmener des promeneurs écoutants (re)découvrir un lieu par l'oreille, autant d'actions concrètes, sonores, qui nous feront pendre parti. Une éthique non engagée sur le terrain reste très limitée, comme faire la morale sans donner l'exemple de ce qui est soutenable, et de ce qui ne l'est pas.

La transmissions de nos combats, même à modeste échelle, de nos espoirs, voire de nos utopies, se fait entendre, se racontent, se partage.

Pour moi, l'artiste, entre autre le créateur-paysagiste sonore que je suis, ne peut plus se contenter de rêver ou de faire rêver à un autre monde, un monde meilleur. Il lui faut s'engager à travailler autour de projets de territoires, de recherche-actions, d'actions arts-sciences, avec des chercheurs, aménageurs, décideurs politiques et tout citoyen intéressé et impliqué.

La création sonore est dans la pratique *desartsonnante* est liée à l'espace public, ou tout au moins au « hors-les-murs », dans une ville, une forêt, le long d'une rivière, à flanc de montagne ... L'approche auriculaire du paysage tisse des partenariats, des échanges avec des festivals, parcs régionaux, communautés de communes ... Le public est donc souvent local, et très souvent surpris d'entendre ce qu'il n'avait que rarement entendu, ou écouter, toute la vie, de la chose la plus discrète à la plus spectaculaire qui se déroule à portée d'oreille. Sensibiliser à mieux écouter, c'est quelque part montrer tout a la fois le potentiel sensible, la force et la fragilités de nos lieux de vie. Si nous désirons un monde a minima soutenable, il faut mettre la main à la pâte, quitte à faire de l'oreille sa meilleure alliée.

Joëlle TREMBLAY

Artiste visuelle & Professeur à l'École d'Art de L'Université Laval (Canada)  
[joelle.tremblay55@gmail.com](mailto:joelle.tremblay55@gmail.com)

## Contretemps

---

Réfléchir en commun à l'acte artistique qui serait soutenable, pousse à repenser le sens de nos engagements dans le contexte actuel, à prendre position face aux clameurs du monde avec ce qu'elles portent d'urgence.

Les échanges réalisés lors du colloque de l'été 2023, au CRANE *lab*, en Bourgogne, m'habitent et résonnent avec ma pratique que j'appelle « L'art qui relie ». L'accueil de la différence des points de vue n'est-il pas déjà une source de résistance et de lumière, soit-elle celle d'une luciole ? Actions, partages « avec », mobilisations ; repenser l'atelier, les manières d'être et de faire, de produire et d'avoir, questionner le marché de l'art, tenter de rendre visible l'invisible, de donner voix, de crier son indignation, pénétrer divers milieux sociaux ; peintures, rêves sonores, installations, performances, dispositifs d'attention au vivant et de connexion à la nature ou à l'autre, actions éphémères symboliques, etc.

Comment imaginer quelque chose qui aborde l'existence avec son tragique et les éternels décalages entre représentations et réalité ? Quelles résiliences d'artiste imaginer, face à l'absurdité d'une planète attaquée, face à la laideur de la montée des violences sociales et des insignifiances ? Pour garder espoir afin de pouvoir agir, j'ai besoin d'oser plonger dans la poétique du vivant et dans la magnificence du monde.

Dans l'art qui « relie », le mot signifie se relier aux autres, au monde et à soi-même.

Depuis les années '80, une grande partie de ma pratique multidisciplinaire déplace l'atelier et la diffusion dans l'espace social, pour réaliser des créations *in situ* avec des collectivités. Ce déplacement performatif insère dans les milieux investis une forme d'imprévisibilité, reliée à la création elle-même et à son processus, permettant à l'imagination et à la pensée de reprendre leurs droits pour que surgisse du sens par l'œuvre.

Dans le cadre de l'exposition « 30 années ce n'est pas rien ! », j'ai créé une installation et une performance avec un fragment de mon travail sur le temps, en mettant l'accent sur le lien au monde et à soi-même, en écho avec les dialogues du colloque.

Le fragment choisit est composé des 36 peintures réalisées en présence chaque mois de l'année 2019-2020. Le défi fut l'imprévu du mois d'avril. En effet, la région a été fermée à cause de la pandémie mondiale et plutôt que de laisser un vide, j'ai réfléchi à une façon d'intégrer la présence de la nature, sans moi ; symboliquement sans la présence humaine.

Par le regard, le processus m'engage. Il me relie à la fois au monde et à moi-même, à la nature, à notre histoire, à nos histoires croisées, aux générations, à l'histoire du cosmos également. Quand commence le temps ?

Pour célébrer les 30 ans du CRANE *lab*, en hommage à l'audace et à la ténacité de ce lieu de création et « de pensée par l'art », inspirée par le château de Chevigny dont les plus anciennes pierres datent du XIII<sup>em</sup> siècle, l'installation a intégré 30 pierres ramassées sur place, comme symbole de durée.

## L'acte artistique

Commencé en 1994, ce travail est *solitaire*.

Il consiste à peindre le même paysage du fleuve Saint-Laurent avec quelques repères dans l'espace et des changements de perspective pour « déplacer l'horizon ». Je vise la pointe ouest de l'Isle-aux-Coudres et le bout du quai de Saint-Joseph-de-la-Rive, à partir des bords de l'eau ou des hauteurs du village des Éboulements. Pour aborder le temps, je peins cet espace, un territoire immense sur de tout petits formats, des bardeaux de cèdre.

Les titres de chaque peinture sont la date et l'heure de leur création, écrits à l'arrière des bardeaux. Dans l'installation, ils sont retranscrits, blanc sur noir, en référence au « code barre », signe d'exploitation marchande de la terre. Ils sont collés en bas des échelles du temps, 5 structures de bois sur lesquelles reposent les peintures déposées sur de petits clous.

L'expérience de « réfléchir » ce paysage demande une grande *attention*.

Si l'insignifiance et le divertissement sont un détournement de l'attention, choisir l'attention et l'expérience de la vie réelle, n'est-ce pas prendre position ?

J'écoute toutes les sensations de mon corps. Peindre sur place devient une forme de contemplation, un travail répétitif de moniale, une façon de prendre contact et conscience des rythmes, des couleurs, des sons, de la vie et du temps qui à la fois me touchent et me dépassent. Insaisissable, la lumière est le matériau de base. Elle construit l'image dans l'espace-temps. Elle fixe un moment avec une forme, un geste, le mouvement des brouillards, des nuages et des marées, des odeurs et des sensations. L'eau, le ciel, le froid et le chaud entrent dans la peinture. Être là.

## Le soutenable

**Prendre le temps**, ralentir la course effrénée qui me (-nous ?) caractérise, comme tentative pour freiner la vitesse aveugle. Prendre le temps de voir.

« Contretemps », le titre de l'installation et de la performance se réfère d'une part au choix de ralentir : la lenteur comme geste politique. D'autre part elle se réfère à un terme musical qui consiste à un procédé rythmique inversant l'attendu : l'attaque d'un son fort sur un temps faible, suivie d'un silence sur le temps fort.

Lors de la performance, le dispositif m'a permis de jouer avec le métronome qui ponctuait un tempo lent, de créer rythmes et syncopes avec un marteau percutant des planches à partir des cinq « échelles » de peintures de l'installation transformées en partitions musicales. L'inspiration m'est venue lorsque je plantais des clous dans les planches sur lesquelles allaient se déposer les peintures : une réverbération des sons sous la voûte, une variété de tonalités reliées à la qualité du bois, un jeu significatif d'échos entre les sons du pic-bois et de la construction humaine. Forme et fond prennent sens, se rejoignent et surprennent.

**Présence et absence**, sont au cœur de mon travail sur le temps. Je cherche à créer une forme de conjuration de l'absence, une interaction avec des intervalles vides qui s'intègrent dans l'installation par des trous entre les peintures. En effet, les 36 peintures, correspondent à 36 des 8784 heures de l'année 2019-2020. Ce calcul mathématique révèle l'immense absence, une forme de vertige métaphorique de l'humanité face à la terre, au territoire, à la nature. Dans l'installation, environ le tiers des peintures sont cachées puisqu'elles ont été posées à l'envers, côté bois naturel. Lors de la performance, je les retourne lentement en chuchotant leurs titres : dates et heures. Le paysage apparaît. Le rythme s'accélère à la fin, lorsque j'intègre des quotidiens, en retournant simultanément les 30 pierres pour que l'on voit les chiffres inscrits à la craie : « un an, deux ans... » jusqu'au « 30 années ce n'est pas rien ! ». Présence ensemble.

**Écoute et regard**, fermer les yeux, boucher ses oreilles.

« acousmaticiens » était le nom donné aux disciples de Pythagore qui l'écoutaient sans le voir, pendant plusieurs années : 5 ans avant d'être admis, face à face. Fallait-il cacher la vue pour mieux saisir les propos ? La qualité d'écoute de notre monde, ne demande -t-elle pas une ascèse ? Faut-il se boucher les oreilles un certain temps pour mieux voir, comme on ferme les yeux pour mieux entendre ? Aborder le monde par le regard attentif. Silence.

Que devient notre écoute avec la mise à distance de l'autre par les diverses technologies et virtualités, notamment? Que devient-elle dans le brouhaha des interprétations, des fausses nouvelles, des informations inquiétantes, des divertissements et distractions qui pansent nos anxiétés collectives et gèlent ce que le sensible de notre corps hurle en dedans? Qu'est-ce que ces cris intérieurs nous révèlent de nos spectres d'aujourd'hui? « Le temps est sorti de ses gonds », disait Hamlet devant celui de son père. Faire silence pour mieux entendre.

### *Liens aux autres, au monde et à soi.*

Une partie de l'art appartient au système néolibéral, un monde marchant qui détruit la planète et met en place une déshumanisation des liens, réduits à leur utilité comme efficacité productive de potentielle consommation. Dans ce contexte, choisir des esthétiques non monnayables et le lien comme beauté, renverse les attentes d'un système auquel nous ne croyons plus et crée une résistance vers plus de sens et de vie. Essayer de marcher avec d'autres, quitte à avancer à petits pas fragiles, choisir des moments de rencontre par l'art pour oser un peu de beauté redonne du vivant et du sens à notre passage. Être au cœur de la société avec toutes sortes de populations non artistes, avec des enfants et des jeunes, au cœur des systèmes, celui de l'éducation par exemple, demande aux artistes une forme de nomadisme, comme étaient les musiciens et les acteurs dans notre culture, il y a quelques siècles ; comme cela existe encore.

Quelques soient nos tentatives de créations maladroitement, les mettre en valeur et s'en réjouir. Par les œuvres réalisées ensemble murmurer l'identité créatrice de l'être humain, la valeur simultanée du singulier et du collectif, l'ouverture des possibles et la beauté du vivant, N'est-ce pas un geste d'art radical ?

### *L'atelier*

Comment concevoir l'atelier avec cette perspective ?

Je garde très jalousement cet espace qui m'est nécessaire. C'est un lieu sacré, de réflexions, d'expérimentations et de liberté, un atelier-bureau pour l'écriture des langages parlés, sonores, dansés, visuels, etc. Dès que j'y entre, je respire. Il se transforme parfois en atelier nomade, permettant par sa légèreté d'être présente au territoire, à l'abris dans la voiture lorsque le froid mord cruellement. Un atelier nomade qui devient un dispositif pour la création, avec des personnes dans toutes sortes de lieux, pour renverser l'attendu, surprendre, étonner, rendre curieux, réjouir, donner envie de plonger, mettre en mouvement. L'atelier tel que je le conçois, établit qu'ici, il

n'y a pas une « bonne réponse ». Il fait signe de se lever pour aller voir de plus près et contribue à transformer « je suis » du verbe suivre au verbe être.

Pour conclure, il pourrait paraître paradoxal d'avoir choisi d'exposer une pratique de peintre solitaire, alors que le lien est au cœur de ma pratique. Là encore un « Contretemps » s'impose, pour être ajusté aux circonstances. Les enjeux du monde et de l'époque, me le demandent. L'acte artistique relié à mon travail sur le temps, nécessite une solitude, autant qu'une grande attention. Ce que je vois « soutenable » est relié à un contre-rythme, un ralentissement des tempos, à la conscience des vides et des absences, à l'importance de faire silence pour mieux voir. Pour cela, avoir un lieu sacré : l'atelier.

Enfin, le plus important peut-être, c'est que depuis 1994, ce travail sur le temps me déplace régulièrement devant le fleuve toujours changeant. D'une beauté extrême, cet immense territoire me permet de boire à la beauté du monde, d'y puiser sens et courage. Colère aussi.

Jean VOGUET

Compositeur & directeur du CRANE lab  
jeanvoguet@tuta.io

## ***No Future ... for any of us !***

---

Eh oui ! Les punks avaient finalement raison : **No Future ...** (pas just *for you !*) mais pour aucun d'entre-nous !

Malgré toutes nos bienveillances, notre attention, l'énergie et l'écoute que nous avons tous & toutes déployé dans nos échanges, débats & tables rondes, rien n'y fera et ce aussi bien à l'échelle de notre communauté artistique que de toutes autres : infra, supra nationales, inter-culturelles, internationale et même inter vivants. Ainsi va l'anthropique sur notre très chère planète qui n'a plus qu'à compter le reste de ses jours de souffrance, l'entropie de Shannon l'y aidant.

Au regard et à l'écoute de nos multiples contradictions, aussi bien dans nos actes & gestes que dans nos pensées & écrits, rien, absolument rien ... ne déclenchera ou participera au nécessaire méga chambardement. Car il s'agit bien, non plus de seules émeutes localisées temporellement ici ou là, mais de révolution planétaire pour chasser la finance de ce monde intenable, pour bouleverser nos modes de vies à tous•tes et chacun•e. Il s'agit d'arrêter de piller, de gaspiller les ressources de la planète Terre qui s'épuisent inexorablement en orientant nos modes de vies dans une décroissance radicale.

Nous n'avons pas, plus, le choix et malheureusement, au regard, *tout autour de Vaduz*<sup>1</sup>, de ce qui se passe concrètement, on y arrivera pas ! La finitude de l'humanité, l'anthropocène qu'elle a créé par ses activités innombrables, sont là, bien devant nous et nos existences sont désormais comptées. La disparition tant annoncée, et pourtant perçue chaque jour, chaque heure, s'amplifie sans cesse et rien ne l'arrêtera.

Maintenant que l'évidence est là, qu'elle s'affiche clairement, il nous reste (*comme je l'indiquais page 20*), plutôt que de sombrer dans la barbarie pure (déjà bien effective, soutenue par l'illibéralisme, les despotes et l'intolérance), à

---

<sup>1</sup> VADUZ - Bernard Heidsieck 1974 – Archivio F. Conz 1998 – Edited by Emanuele Carcano

réinventer comment habiter en commun notre Terre, dans la joie, jusqu'à notre extinction.

Alors que faire ? **Les communs** ! Tout re-mettre en commun ... Absolument tout !

Comme le droit romain l'avaient si bien conceptualiser via les *res publicae* et les *res communes*, mais plus encore : l'eau, l'air, les montagnes, les océans, les forêts, les paysages ... Absolument tout doit être remis en commun jusqu'aux outils et biens individuels. Tous doit être mutualisé pour réduire drastiquement toute production industrielle. Les transports devraient devenir tous collectifs et gratuits, même "la bagnole" devrait être dé-privatisée ...

Autant vous le dire : cela ne se fera pas.

Cela ne se fera même jamais car les êtres humains sont si attachés à leurs "petits" biens de consommation, leurs objets désormais connectés qu'ils préfèrent s'enfermer dans un "confort" (tout relatif) et se satisfaire de leur future disparition.

Et les artistes ? Malheureusement le collectivisme n'a jamais eu vraiment la cote dans un milieu où le nombrilisme sied avant tout. Il y a, bien sur, de-ci de-là des expériences, des pratiques mutualisées, surtout dans les collectifs d'artistes.

Mais que dire ? De cette course et surenchère au "matos" dans le milieu de la musique et des arts numériques. Que dire ? Dans les arts visuels, de ce gaspillage incroyable de matériaux de toutes provenances pour réaliser des installations qui partiront, pour la plupart, à la poubelle une fois l'exposition terminée. Que dire ? Et la liste est longue car toutes les disciplines artistiques et tous les projets artistiques sont concernés ...

Par bonheur et pour surmonter tout ce déferlement d'inepties, il nous reste le geste, l'acte artistique. Lui et l'Amour nous offrent ces seuls hors-temps si vitaux, si sensibles, afin de ne pas sombrer dans le plus grand désarroi.





Centre de recherche

*hétérotopie, musique acousmatique, éthique de l'art et régénération*

cranelab.net

campsite.bio/cranelab

## Cahiers de recherche & Publications

2023 - colloque « *l'acte artistique soutenable* »

cahier version pdf – 57 pages

2022 - forum « *Rencontres Acousmatiques 2022* »

cahier version pdf – 28 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2023/01/cranelab2022\\_rencontres-acousmatiques-actes-1.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2023/01/cranelab2022_rencontres-acousmatiques-actes-1.pdf)

2021 - forum « *Rencontres Acousmatiques 2021* »

cahier version pdf – 34 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2021/10/cranelab2021\\_rencontres-acousmatiques-actes.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2021/10/cranelab2021_rencontres-acousmatiques-actes.pdf)

2019 - congrès « *Rencontres Acousmatiques 2019* »

cahier version pdf – 25 pages

<https://cranelab.files.wordpress.com/2019/12/rencontres-acousmatiques.pdf>

2018 - congrès « *Rencontres Acousmatiques 2018* »

cahier version pdf – 38 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2018/10/cranelab2018\\_rencontres-acousmatiques-actes1.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2018/10/cranelab2018_rencontres-acousmatiques-actes1.pdf)

2017 - congrès « *Rencontres Acousmatiques 2017* »

cahier version pdf – 40 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2017/09/cranelab2017\\_rencontres-acousmatiques-actes1.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2017/09/cranelab2017_rencontres-acousmatiques-actes1.pdf)

2016 - congrès « *Rencontres Acousmatiques 2016* »

cahier version pdf – 33 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2016\\_rencontres-acousmatiques-actes.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2016_rencontres-acousmatiques-actes.pdf)

2015 - colloque « *l'Acte artistique – prosommation et Big Data* »

cahier version pdf – 20 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2015\\_colloque-actes.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2015_colloque-actes.pdf)

2014 - colloque « *l'Acte artistique – de l'écosophie à une économie de la contribution* »

cahier version pdf – 20 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2014\\_colloque-actes.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2014_colloque-actes.pdf)

livre publié aux éditions Les Euménides (2014) 112 pages – (épuisé)

2013 - colloque « *l'Acte artistique dans l'économie bleue* »

cahier version pdf – 27 pages

[https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2013\\_colloque-actes.pdf](https://cranelab.files.wordpress.com/2016/10/cranelab2013_colloque-actes.pdf)